

logo not found or type unknown

Title Esquisse d'une biographie de Khwāja ‘Abdallāh Anṣārī : I. L'enfant, l'adolescent, l'étudiant / par S. de Laugier de Beaurecueil, O. P.

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 4 (1957)

pages 95-140

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66521>

ESQUISSE D'UNE BIOGRAPHIE DE KHWAJA ‘ABDALLAH ANSARI :

I. L'ENFANT, L'ADOLESCENT, L'ETUDIANT

par

S. de Laugier de Beaurecueil, O.P.

‘Abdallāh Anṣārī de Hérat (Ve/XIe s.) n'est pas un étranger pour les lecteurs de MIDEO. Nous lui avons consacré divers articles et notules dans les précédents volumes¹. Le résumé que nous avons donné de sa biographie² appelait une étude plus détaillée permettant de saisir, en son développement historique, la nature de sa personnalité et, partant, de son expérience.

Bien des éléments nous font encore défaut pour traiter ce sujet de façon satisfaisante. Certains problèmes chronologiques demeurent sans solution faute de documents, alors que d'autres, d'ordre psychologique et doctrinal, exigeraient pour être élucidés une connaissance approfondie, que nous n'avons pas encore, d'une époque particulièrement complexe. Notre personnage est bien de son temps, et il est difficile de comprendre les péripéties de sa vie et les multiples aspects de son œuvre sans une référence constante aux événements politiques, religieux et culturels du Ve s. de l'Hégire. Il nous a semblé bon néanmoins de dresser dès maintenant une première esquisse de sa biographie, qui demandera à être précisée, complétée, voire rectifiée au cours de recherches ultérieures.

Deux périodes majeures se partagent la vie et l'activité spirituelle d'Anṣārī. La première, d'une trentaine d'années, comprend les diverses étapes de sa formation. Nous l'y voyons croître dans son milieu familial, fréquenter de bonne heure l'école et plusieurs maîtres, quitter sa ville natale en quête de science, profiter de deux tentatives de Pèlerinage

(1) *Les références bibliques de l'itinéraire spirituel chez ‘Abdallāh Anṣārī*, MIDEO I, 1954, *La place du prochain dans la vie spirituelle d'après ‘Abdallāh Anṣārī*, MIDEO 2, 1955, p.5-70. Les notules concernent certains manuscrits de commentaires des *Manūzil*: MIDEO I, p. 163; 2, p. 313-320.

(2) MIDEO 2, 1955, p. 5, note 1.

pour perfectionner ses connaissances, et visiter enfin le vieux cheikh Abū-l-Ḥasan Khirqānī, rencontre décisive pour sa vocation spirituelle. Dans la seconde période, c'est le maître qui peu à peu se révèle : débuts dans le dénuement, premiers succès et premières épreuves en cette fin de l'empire ghaznévide, ébauches des vicissitudes qu'Anṣārī connaîtra, sa vie durant, sous la domination seldjoukide. Nous limiterons notre étude à la première période (396-425 H./1006-1033), nous réservant de traiter, s'il plaît à Dieu, de la seconde dans le prochain volume de MIDEO.

LES SOURCES

De quelles sources disposons-nous pour décrire l'enfance et la jeunesse d'Anṣārī ? Les principales sont au nombre de trois, deux en langue arabe et une en langue persane, dont les données se complètent de façon heureuse.

1. Dhahabī (673-748 H./1274-1348) consacre à Anṣārī une importante notice dans son *Histoire de l'Islam*¹, notice reprise et complétée dans ses *Biographies des principaux nobles personnages*². Il est surtout précieux pour la liste qu'il nous donne des maîtres que fréquenta l'adolescent et l'étudiant en quête de traditions prophétiques. Dans les *Biographies*, elle comporte une quarantaine de noms.

2. Ibn Rajab Baghdādī (mort en 795 H./1393), dans son *Appendice aux Générations des Hanbalites* d'Ibn abī Ya'la³, nous donne une remarquable étude des faits et gestes d'Anṣārī. Les renseignements qu'elle contient sont puisés dans des ouvrages anciens, actuellement perdus, qui rapportaient le témoignage de disciples ayant connu personnellement le maître⁴. Nous lui devons notamment certaines précisions d'ordre

(1) *Tāriḫ al-Islām*, ms. British Museum, Or. 50 P. 27524, fol. 176 a — 178 a.

(2) *Siyar a'clām al-nobalā'*, ms. phot. Le Caire, *Dār al-Kotob, tāriḫ* 12195, t. 11/2, fol. 263 a — 267 a. L'Institut des Manuscrits dépendant de la Ligue Arabe a entrepris la publication de cet important ouvrage. Deux volumes sont déjà parus.

(3) *Dhayl 'alā Ṭabaqāt al-Hanābila*, éd. H. Laoust et D. Dahan, t. 1, Damas-Institut Français 1951, p. 64-85 (biographie n. 67).

(4) Le principal de ces ouvrages s'intitule *Kitāb al-mādiḥ wa-l-mamdūḥ* et a pour auteur un certain 'Abd al-Qādir Rohāwī. C'était un gros volume contenant les faits et gestes de 'Abdallāh Anṣārī et ce qui s'y rapporte. L'auteur y utilisait notamment l'*Histoire* d'Abū 'Abdallāh al-Ḥosayn Kotobī, dernier survivant parmi les disciples d'Anṣārī (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 263 b.). Autres sources importantes d'Ibn

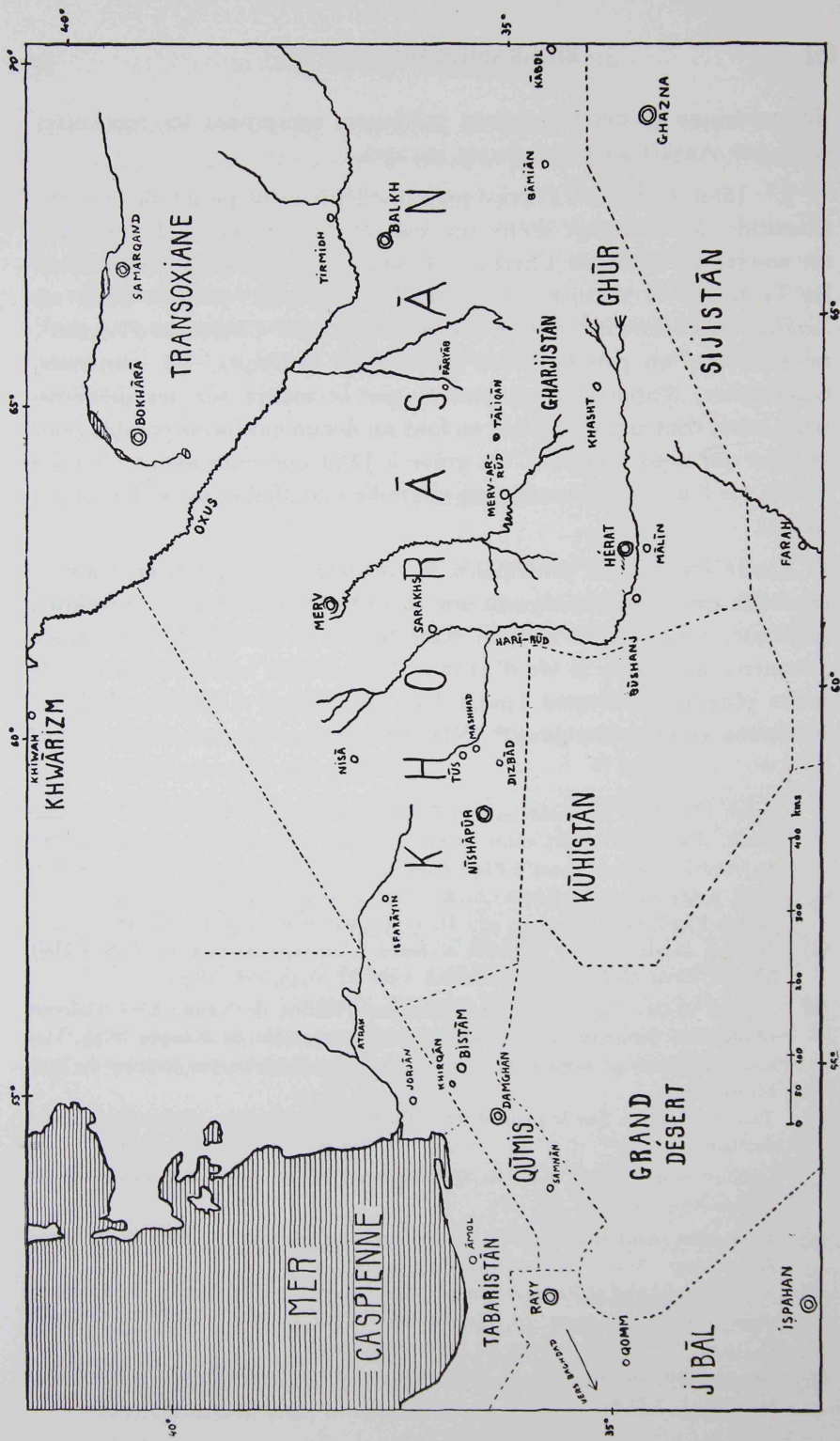
chronologique et des indications précieuses concernant les rencontres faites par Anṣārī au cours de ses voyages.

3. Jāmī (817-898 H./1414-1492), le célèbre poète persan de l'époque timouride, a l'avantage d'être un soufi et d'avoir vécu à Hérat où il est enterré non loin du Cheikh al-Islam. L'ouvrage qu'il composa sur les *Vertus* de ce dernier semble malheureusement perdu¹. Mais ses *Souffles de la Familiarité*², reprise et continuation des *Génération*s d'Anṣārī³, nous livrent, un peu en vrac, quantité de souvenirs, de sentences, d'anecdotes, d'appréciations portées par le maître sur ses prédécesseurs et ses contemporains, qui en font un document incomparable pour le sujet qui nous occupe. C'est grâce à Jāmī que nous avons bien des détails sur l'enfance d'Anṣārī, sur son milieu familial et sur sa formation soufie.

Outre ces sources principales, il convient de mentionner d'autres ouvrages qui nous renseignent sur le cadre géographique, historique, politique, religieux et culturel dans lequel se déroulèrent les trente premières années de la vie d'Anṣārī. Nous aurons recours par exemple à des géographes comme Iṣṭakhrī⁴ et Moqaddasī⁵ (IVe/Xe s.), à des historiens comme Ibn Jawzī⁶ (VIe/XIIe s.) et Ibn al-Athīr⁷ (VIIe/

Rajab : le *Kitāb al-manthūr min al-ḥikāyāt wa-l-so'ālāt* de Moḥammad b. Tāhir Ḥāfīz, disciple d'Anṣārī, mort en 507 H./1113-1114, le *Dhayl tārikh Nīshāpūr* de 'Abdal-Ghāfir b. Ismā'īl Fārsī, mort en 529 H./1134-1135 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et le *Tārikh Herāt* d'Abū Naṣr 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-Jabbār-Fāmī, né à Hérat en 472 H./1079-1080 et mort en fin 546 H./1152.

- (1) *Manāqib Shaykh al-Islām 'Abdallāh al-Anṣārī*. L'ouvrage est mentionné dans Ḥajjī Khalīfa, *Kashf al-Zonūn*, éd. Istambul 1362 H./1943, col. 1842.
- (2) *Nafaḥāt al-Ons*. Faute de pouvoir consulter l'édition de Nassau Lees, Calcutta 1859, nous donnerons nos références à la lithographie de Kānpūr 1893. Une nouvelle édition est actuellement en préparation à Téhéran, par les soins du Prof. Minūtsihir.
- (3) *Ṭabaqāt al-Ṣūfiyya*. Sur le point d'être éditées à Karatchi avec d'abondants commentaires.
- (4) Iṣṭakhrī (mort en 951), *Kitāb masālik al-mamālik*, éd. de Goeje, Bibl. Geogr. Arab., Leiden-Brill 1927, p. 263-267.
- (5) Moqaddasī (mort en 988), *Kitāb aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm*, éd. de Goeje, Bibl. Geogr. Arab., Leiden-Brill 1877, p. 306.
- (6) Abū-l-Faraj 'Abd al-Raḥmān Ibn al-Jawzī (mort en 597 H./1200), *al-Montazam fī tārikh al-molūk wa-l-omam*, éd. Hayderabad-Dā'irat al-ma'ārif al-'Oḥmāriyya, 1358 H./1939. Très précieux pour les documents cités.
- (7) Ibn al-Athīr (mort en 630 H./1232-1233), *al-Kāmil fī l-tārikh*, éd. Le Caire 1353 H./1934, t. 7 et 8.



XIIIe s.), etc. Bayhaqī¹ nous sera précieux pour ce qui concerne la vie politique sous le sultanat de Mas'ūd, et Sobkī² pour connaître le milieu religieux du Ve/XIe s. Enfin, le *Mémorial des Saints*³ de Farīd ad-Dīn 'Aṭṭār (VIe/XIIe s.) nous renseignera sur ce Khirqānī, dont la rencontre décisive vint clore, pour ainsi dire, la période de formation dans la vie d'Anṣārī.

HERAT, VILLE NATALE D'ANSARI

“C'est au Qohandiz que je suis né, et c'est là que j'ai grandi.”⁴ Le Qohandiz, c'est la vieille citadelle de Hérat, où l'on montre encore à l'heure actuelle le lieu où s'élevait jadis la maison familiale d'Anṣārī. Dans les documents dont nous disposons, rien ne laisse supposer qu'il ait jamais quitté sa ville natale avant 417 H./1026, date de son premier voyage à Nīshāpūr. Il est donc important pour nous, au seuil de cette étude, d'avoir quelque idée du cadre où se déroulèrent ses vingt premières années.

La ville de Hérat, chef-lieu de l'un des quatre grands districts de la province du Khorāsān, se trouve actuellement comprise dans le territoire de l'Afghanistan, près de la frontière iranienne. La région est arrosée par le Harī-Rūd, qui prend sa source à l'Est dans les montagnes du Ghūr, passe à quelque distance au sud de la ville, puis s'infléchit vers le Nord où il se perd dans le désert entre Merv et Abivard, après avoir reçu les eaux de la rivière de Mashhad et avoir arrosé Sarakhs.

Les descriptions des géographes arabes sont un peu antérieures à l'époque d'Anṣārī⁵. Rien cependant dans l'histoire ne semble être

-
- (1) Abū-l-Faḍl Bayhaqī (mort en 470 H./1077), *Tārīkh-è Mas'ūdī*, éd. Sa'īd Nafīsī, 3 vol., Téhéran 1326 HS. Nous donnerons nos références à la traduction arabe de Yaḥyā al-Khashshāb et Ṣādiq Nash'at, Le Caire, 1376 H./1956, 39 + 813 p.
 - (2) Abū Naṣr 'Abd al-Wahhāb Sobkī, *Ṭabaqāt al-Shāfi'iya*, éd. Le Caire, t. 3 et 4.
 - (3) *Tadhkirat al-Awliyā'*, éd. R.A. Nicholson, Leiden-Brill, 2 vol., 1905 et 1907.
 - (4) Jāmi, *Nafahāt*, p. 213.
 - (5) Le plus récent, Moqaddasī, est mort en 988, soit dix-huit ans avant la naissance d'Anṣārī. On trouvera dans G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge 1930, p. 407 sq., tous les renseignements essentiels contenus dans ces descriptions.

venu modifier les renseignements qu'ils nous donnent¹. Hérat leur est apparue comme une grande cité, ceinte d'une muraille nantie de quatre portes : au Nord, la porte du Palais donnait sur la route de Balkh; à l'Ouest, la porte de Ziyād permettait de se rendre à Nishāpūr; au Sud, la porte de Fīrūzābād conduisait au Sijistān; à l'Est enfin, la porte de Khoshk ouvrait la voie vers les montagnes du Ghūr. Ces portes étaient en bois, sauf celle du Nord qui était en fer². Cette disposition des portes de la ville suffit à nous montrer que nous avons affaire à un carrefour. Il s'en suit pour Hérat un contact permanent avec le reste de l'empire. On y verra passer périodiquement le sultan, sa cour et ses armées³. Quotidiennement, on y rencontrera des commerçants, mais aussi des poètes, des traditionnistes, des juristes, des théologiens, des soufis enfin, venant des régions environnantes et parfois de provinces lointaines. Anṣārī n'aura pas besoin de voyager beaucoup. Durant ses années d'études, il lui suffira d'interroger les hôtes de ses maîtres, ou simplement de les écouter, pour être au courant de toute la vie religieuse et intellectuelle de son temps⁴. Plus tard, c'est lui qu'on viendra trouver sur place et ses auditeurs émerveillés propageront son influence⁵.

Au nord de la ville, les montagnes étaient toutes proches : région déserte, d'où l'on ne pouvait guère tirer que de la pierre utilisée pour faire des pavés et des meules de moulin. Sur l'une des collines se trouvait un vieux temple du feu nommé Sirishk, encore fréquenté, au IV^e/Xe s., par des zoroastriens. Une église chrétienne existait aussi entre ce temple et la ville. La banlieue sud était par contre des plus riantes et des plus fertiles, célèbre pour ses fruits et notamment pour son raisin. A l'Ouest, à peu de distance des murailles, sur la route de Būshanj, se

-
- (1) Les ouvrages d'histoire ne signalent aucune destruction de la ville avant l'invasion des Mongols au VII^e/XIII^e s. S'il y a eu modification, c'est dans le sens d'une prospérité croissante, comme on en peut juger d'après Yāqūt et Mostawfī Qazwīnī (début du VII^e s. H.).
- (2) v. Le Strange, *The Lands...*, p. 408, d'après al-Iṣṭakhri et Ibn Ḥawqal.
- (3) Surtout sous Mas'ūd, qui sera gouverneur de la ville avant d'y être proclamé sultan, et qui y reviendra souvent par la suite.
- (4) Aḥmad Kūfānī, qui avait pourtant beaucoup voyagé, en viendra à lui déclarer à propos des maîtres soufis contemporains : « C'est de toi que nous avons appris à les connaître, car qui avons-nous [vraiment] rencontré ! » La *khānqāh* du cheikh 'Amū semble avoir été le lieu d'élection pour ces informations; nous y voyons notamment Anṣārī s'enquérir d'Abū-l-'Abbās Qaṣṣāb Amolī auprès d'un voyageur particulièrement qualifié (*Nafaḥāt*, p. 183).
- (5) Ainsi Abū-l-Qāsim As'ad b. 'Alī al-Bārī^c Zūzanī et Abū-l-Ḥasan Bākharzī, qui

trouvait situé le palais du gouverneur, au lieu dit Khorāsānābād¹. Sans doute est-ce là que s'étendait le splendide jardin planté sur l'ordre d'Abū 'Amir 'Adnān Ḍabbī, à la fin de l'époque samanide, qui valut à Hérat d'être comparée à l'Eden par le célèbre écrivain Badī' al-Zamān Hamadhāni². Le sultan Mas'ūd aimera s'y tenir et y fera construire un nouveau palais³.

A l'intérieur des murs, la citadelle dominait la ville. Ses quatre portes correspondaient à celles de cette dernière et en portaient les noms. La mosquée-cathédrale, entourée de marchés, se trouvait au centre de la cité. Elle était la plus fréquentée des mosquées du Khorāsān, voire du Sijistān et du Jibāl. Près d'elle on pouvait remarquer la prison⁴.

Moqaddasī nous donne des habitants de Hérat une description assez peu flatteuse. S'ils ont pour qualités maîtresses la culture, la science et la finesse, ils sont par contre avares et leur tempérament bouillant les conduit de désordre en désordre, le meurtre étant chez eux chose courante⁵. Jugement sévère, mais qui semble le fait d'un fin psychologue. Il se trouve corroboré par tout ce que nous savons de la vie d'Anṣārī, notamment des circonstances de ses exils successifs. Peut-être explique-t-il aussi bien des traits de son caractère : sensibilité, talents poétiques, avidité pour la science, intransigeance dans la polémique, etc.

Au point de vue religieux, Hérat devait posséder une colonie juive assez importante, quelques chrétiens et un certain nombre de zoroastriens; c'était du moins le fait de l'ensemble du Khorāsān au temp. de Moqaddasī. En deux localités situées à l'est de la ville, Karūkh et Astarabiān, les kharidjites étaient nombreux. La région de Hérat était en majorité hanéfite, bien qu'il s'y trouvât une communauté chaféite importante et bon nombre de karrāmīya⁶. Les hanbalites devaient être l'exception, même au temps de la jeunesse d'Anṣārī.

Comme autre indication intéressante donnée par Moqaddasī,

composeront des vers à sa louange (Ibn Rajab, *Tabaqāt*, t.1, p. 82).

(1) v. Le Strange, *The Lands...*, p. 408.

(2) Bayhaqī, *Tārikh*, p. 47 note 1.

(3) Bayhaqī, *Tārikh*, p. 54 sq.

(4) v. Le Strange, *The Lands...*, p. 408, utilisant Iṣṭakhri. Selon ce dernier, les trois mosquées de Hérat, de Balkh et du Sijistān ont pour caractéristique d'être des centres intellectuels où les gens se pressent pour s'y instruire, comme cela se fait en Syrie. Dans les autres mosquées cathédrales de l'Orient, on ne se réunit en grand nombre que pour la prière du vendredi.

(5) Moqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm*, p. 307.

(6) *Ibid.*, p. 323.

notons celles concernant les produits du sol et l'industrie locale : Hérat était célèbre pour son raisin sec, ses sirops, ses sucreries et ses étoffes, notamment son brocard¹. Relevons également ce qu'il nous dit du persan parlé dans la région, dont il n'hésite pas à faire le plus mauvais dialecte de tout le Khorāsān².

Au point de vue politique, la ville faisait partie depuis douze ans de l'empire ghaznévide au moment où naquit Anṣārī. C'est dans son voisinage qu'avait eu lieu la première rencontre entre les troupes de Saboktagīn et celles d'Abū 'Alī Moḥammad ibn Simjūr en 384 H./994³. L'année de la naissance d'Anṣārī, Maḥmūd ibn Saboktagīn faisant campagne dans l'Inde, Ilek-Khān profite de son absence pour venir de Transoxiane s'emparer du Khorāsān. Son général Sobāshī-Tagīn entre à Hérat, dont le gouverneur, Arslān al-Jādhīb, s'était retiré à Ghazna selon les instructions reçues. Le conquérant demeure dans la ville, en envoyant des troupes sur Nishāpūr. Aussitôt informé de la situation, Maḥmūd quitte l'Inde et revient à Ghazna. Après y avoir fait en hâte les préparatifs nécessaires, il se dirige vers Balkh où il établit son quartier-général. De là, il envoie ses troupes turques reprendre Hérat et poursuivre l'intrus⁴. Plusieurs fois par la suite, ce dernier essaiera de réitérer une entreprise qui avait échoué mais qui lui tenait à cœur. Il n'y parviendra pas, et la ville connaîtra la paix durant toute l'enfance et la jeunesse d'Anṣārī.

Nous ne pouvons mieux terminer cet aperçu qu'en traduisant deux vers, cités par Mostawfī⁵ :

“Si quelqu'un te demande : des villes, quelle est la plus belle ? et si tu veux lui bien répondre, dis-lui : Hérat !

Ce monde est comme la mer, et le Khorāsān comme l'huître; au milieu de cette huître, la ville de Hérat est comme une perle.”

(1) Moqaddasi, *Aḥsan al-taqāsīm*, p. 324.

(2) Ibid., p. 334-335.

(3) Ibn al-Athīr, *Kāmil*, t. 7, p. 164.

(4) Ibid., t. 7, p. 228-229.

(5) Ḥamdallāh Mostawfī Qazwīnī, *Nozhat al-qolūb*, éd. Le Strange, Leiden-Brill 1915, p. 152.

LA NAISSANCE ET LE MILIEU FAMILIAL

“Ma naissance eut lieu un vendredi au coucher du soleil, le 2 du mois de sha‘bān de l’an 396¹. Je suis “printannier”, c’est-à-dire que je suis né au printemps et que j’aime beaucoup le printemps. Le soleil se trouvait au dix-septième degré du Taureau lorsque je suis né. Au moment où le soleil parvient à cet endroit, je fête mon anniversaire. Et c’était au printemps, à la saison des fleurs et des plantes odoriférantes...”

Nous sommes dans une ruelle de la vieille citadelle. Le père du nouveau-né, Abū Maṣṣūr Moḥammad, est un boutiquier du bazar². Il est de noble origine, sa généalogie remontant au porte-étendard du Prophète, Abū Ayyūb Khālīd ibn Zayd Khazrajī, qui avait reçu Mahomet dans sa maison lors de son arrivée à Médine. L’un des fils de ce Compagnon, Abū Maṣṣūr Matt Anṣārī, était venu à Hérat avec le conquérant du Khorāsān, Aḥnaf ibn Qays, sous le califat de ‘Othmān, et s’y était fixé³.

Grâce aux souvenirs qu’Anṣārī nous a rapportés au sujet de son père, nous pouvons facilement imaginer les sentiments de ce dernier devant le petit enfant. Il se rappelait certainement le temps où il vivait à Balkh, auprès du chérif Ḥamza ‘Aqīlī. Un jour, une femme avait demandé à ce dernier de suggérer à Abū Maṣṣūr de l’épouser. Le jeune homme avait refusé, protestant de son intention de ne jamais se marier. Le chérif avait répondu : “Finalement tu te marieras et tu auras un fils, et quel fils !”⁴ La prédiction commençait de se réaliser. Que serait cet enfant ? Abū Maṣṣūr devait déjà éprouver à son égard ce mélange de sollicitude, d’admiration et de curiosité, voire d’inquiétude, qui

-
- (1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 213. Nous avons corrigé la date donnée par Jāmī (376 H.) d’après Ibn Rajab (*Ṭabaqāt*, t. 1, p. 64-65) qui s’appuie sur Rohāwī. Ce dernier cite Kotobī qui avait personnellement interrogé Anṣārī sur la date de sa naissance. Le 2 sha‘bān 396 H. tombe effectivement au printemps (4 mai 1006).
- (2) v. Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 218: ‘Abdallāh est dit *bāzārī-zāda* dans une révélation de Khiḍr à Bānū ‘Alīya (ibid., p. 213).
- (3) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 64; Dhahabī, *Siyar*, fol. 263 a; Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 212. La généalogie la plus détaillée se trouve en tête des *Ṭabaqāt* d’Anṣārī (ms. Nafiz Pasha 426, fol. 1b) : Abū Ismā‘īl ‘Abdallāh, b. Abī Maṣṣūr Moḥammad, b. Abī Ma‘ād ‘Alī, b. Moḥammad, b. Aḥmad, b. ‘Alī, b. Ja‘far, b. Maṣṣūr, b. Abī Maṣṣūr Matt al-Anṣārī.
- (4) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 212.

caractérisera son attitude paternelle dans les années qui vont suivre¹.

Il est important de s'arrêter ici à la personnalité de ce chef de famille, qui exerça une très profonde influence sur la première formation du jeune 'Abdallāh. Devenu vieux, ce dernier n'hésitera pas à déclarer : "Pendant plus de soixante-dix ans, j'ai appris la science et l'ai consignée par écrit, et j'ai enduré la souffrance pour mes croyances. Le début de tout cela, c'est de mon père que je l'avais appris. C'était un lecteur du Coran, vrai, craignant Dieu, scrupuleux, tel que personne ne saurait l'être à ce point ni ne saurait le devenir."² Le cheikh Aḥmad Kūfānī, qui avait cependant beaucoup voyagé et connu de nombreux soufis, avouait lui aussi n'avoir jamais rencontré son semblable³.

Né sans doute à Hérat, où résidait sa famille depuis trois siècles, Abū Maṣṣūr s'était rendu à Balkh à une date que nous ignorons, vraisemblablement assez jeune. Il avait commencé par s'y mettre au service d'un ascète hanbalite, Abū-l-Mozaffar Jibāl ibn Aḥmad, originaire de Tirmidh⁴. Ce maître tenait des réunions au cours desquelles il enseignait ses disciples, insistant sur le renoncement, la crainte de Dieu et l'abstention scrupuleuse de tout acte illicite ou simplement douteux. Son influence sur Abū Maṣṣūr fut profonde. Il transmettra plus tard à son fils deux remarques du cheikh qui semblent l'avoir particulièrement frappé. L'une témoigne d'une extrême délicatesse dans les relations avec autrui : "Tant qu'un musulman se trouve assis dans [ton voisinage], n'écarte de toi aucune mouche, de peur que, s'envolant, elle n'aille se poser sur lui."⁵ L'autre est également significative : "Quiconque agit bien envers toi fait de toi son obligé, et quiconque te maltraite te rend libre à son égard. Or il vaut mieux être libre que lié."⁶

Soit que le vieux maître mourut, soit que le disciple ait senti le besoin

(1) Dans cette attitude, la tendresse semble faire quelque peu défaut ou tout au moins passer au second plan. Les relations entre Abū Maṣṣūr et 'Abdallāh seront plutôt celles d'un maître spirituel envers un jeune disciple que celles d'un père envers son fils charnel. Il importe de le noter dès maintenant, ceci devant grandement influencer sur le développement psychologique de l'enfant.

(2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 217.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

(5) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 175-176. Abū-l-Mozaffar tenait ce conseil d'Abū Bakr al-Warrāq, par l'intermédiaire de Moḥammad b. Ḥāmid Tirmidhī. Par ces deux maîtres, il se rattachait au célèbre Ḥakīm Tirmidhī (mort en 285 H./898; v. L. Massignon, *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Paris-Vrin 1954, p. 286-294).

(6) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 177.

d'une direction plus orientée vers l'expérience mystique, ou peut-être pour ces deux motifs à la fois, Abū Maṣṣūr, au bout de quelque temps, se mit à fréquenter le chérif Ḥamza 'Aqīl dont il devint le *morīd*¹. Originaire de Hérat et fixé à Balkh, ce dernier était connu pour les grâces insignes dont il était l'objet. Autour de lui gravitait un petit cercle de soufis comme Pīr Fārsī, Abū-l-Qāsim Ḥannāna, Ḥasan Ṭabarī, 'Arif 'Ayyār et 'Abd al-Malik Iskāf, dernier disciple de Ḥallāj, âgé de plus de cent ans². Dans ce milieu privilégié, dont la vie spirituelle s'inspirait de l'enseignement des grands maîtres baghdadiens, Abū Maṣṣūr trouva ce qu'il cherchait. Sans doute eût-il rêvé d'y demeurer sa vie durant, consacrant tous ses instants à l'étude et à la prière. Nous l'avons vu refuser alors catégoriquement à cet effet une proposition de mariage. Nous ne savons ce qui le décida à retourner à Hérat : affaires familiales ? nécessité de gagner sa vie ? conseil du chérif Ḥamza qui prévoyait l'avenir ? Ce qui est certain, c'est qu'il s'y résolut à contre-cœur. Mariage et paternité, loin de lui faire oublier Balkh, ne feront qu'augmenter sa nostalgie. Un jour, n'y tenant plus, nous le verrons abandonner commerce, femme et enfants, laissant les siens dans la misère, pour retrouver la maison du chérif sans plus jamais en revenir³.

Notons un dernier trait de la physionomie d'Abū Maṣṣūr : son attention à ne jamais tuer aucun être vivant, fût-il nuisible. Il l'avait hérité d'un certain Amīrtshah Sifāl-Firūsh qui, lorsqu'il trouvait un scorpion dans sa boutique, le prenait délicatement et allait le déposer sur les remparts, où il le laissait sans lui faire de mal⁴.

Tel était le père d'Anṣārī. De sa mère nous ne savons presque rien. Nous la verrons lui donner la becquée, lorsque, absorbé par son travail, l'enfant négligeait de prendre ses repas⁵. Elle devait souffrir en silence de voir son mari malheureux, vivant à Balkh par la pensée. Un jour ne s'écria-t-il pas, s'adressant aux siens : «Puisse-t-il y avoir entre vous et moi cent mers de feu !» Et Anṣārī de remarquer : «Et pourtant, quel

(1) Ibid., p. 217. L'ordre de succession entre les deux maîtres se trouve indiqué par plusieurs éléments : d'abord le temps des verbes dans le texte de Jāmī, puis les fonctions de *khādīm* (jeune disciple préposé au service matériel du maître) et de *morīd* (novice s'engageant dans les voies spirituelles sous sa direction), enfin la place déterminante du chérif dans les préoccupations d'Abū Maṣṣūr jusqu'à la mort de ce dernier.

(2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 176.

(3) Ibid., p. 218. C'est là qu'il mourra et sera enterré, en sha'abān 430 H./mai 1039.

(4) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 176.

(5) Ibid., p. 214.

péché avons-nous commis ? C'est lui qui s'était marié et avait procréé des enfants !"¹ Réflexion lourde de sens, qui nous laisse entrevoir le drame de cette atmosphère familiale. Nous en venons se dégager les répercussions sur l'évolution psychologique du jeune 'Abdallāh. Il vénéra toujours en son père l'homme pieux et droit, scrupuleux dans l'observance de la Loi musulmane, le soufi, lecteur du Coran, qui guida ses premiers pas dans l'accomplissement de sa vocation. Mais, derrière cette vénération, on sentira toujours comme un regret inavoué, voire l'ébauche d'un reproche. Abū Maṣṣūr aura donné à son fils l'exemple d'une vie austère, le goût de la science et un sens profond des choses de Dieu. N'aurait-il pas dû lui donner également cette atmosphère d'amour, de paix, de confiance et de joie sans laquelle nul enfant ne saurait pleinement s'épanouir ?... Était-ce à lui d'être cause, par son départ, de la première grave épreuve que devait connaître sa famille ?...² Il est des plaies dont les cicatrices ne disparaissent jamais, même si l'on se refuse à les reconnaître³.

L'ENFANT-PRODIGE (396-410 H./1006-1019)

Si l'on en croit les déclarations d'Anṣārī rapportées par Jāmī, sa naissance et ses premières années donnèrent lieu à un certain nombre de prédictions flatteuses concernant son avenir. Nous retrouvons ici le chérif Ḥamza annonçant aux amis de Balkh que le fils d'Abū Maṣṣūr méritera plus tard le titre de Cheikh al-Islam, résumé de toutes les

(1) Jāmī, *Nafaḥāt* p. 218.

(2) *Ibid.*, p. 222.

(3) Il faut en effet se garder de juger la psychologie d'Anṣārī d'après notre mentalité chrétienne contemporaine. La simple possibilité du divorce et de la polygamie suffirait à donner à la famille musulmane une atmosphère propre qui influe forcément sur l'enfant. Nous sommes de plus dans un milieu où ce dernier ne saurait mettre en question la conduite du père, considéré avant tout comme le chef de famille aux pouvoirs presque illimités. Dans le cas particulier d'Anṣārī, l'admiration pour la piété paternelle, cause de l'attitude d'Abū Maṣṣūr puis de son départ, écartait la possibilité de toute critique à son égard. Tout ceci empêchait 'Abdallāh de prendre conscience des déficiences de son milieu familial avec l'acuité qui serait la nôtre. Elles n'en étaient pas supprimées pour autant, non plus que leurs conséquences sur la formation psychologique de l'enfant.

vertus¹. A Hérat, c'est une pieuse femme, connue pour sa grande sagesse, Bānū 'Alīya, à qui Khiḍr aurait révélé que la renommée de l'enfant s'étendrait de l'Orient à l'Occident². La même révélation aurait été faite à la vieille et sainte épouse d'un parent, Abū 'Aṣim, un jour que le petit 'Abdallāh se trouvait sous son toit. Le brave homme l'avait alors charmé en lui chantant des mélodies soufies, pendant qu'il prenait la collation qu'on lui avait préparée³.

Authentiques ou non, ces prédictions ont l'intérêt de nous montrer l'attention portée à l'enfant par l'entourage soufi que fréquentait son père. Nous voyons ce dernier l'emmener à la prière du vendredi et demander aux cheikhs qu'il vénérât de le bénir en lui imposant les mains⁴. Très tôt, l'enfant dut se sentir comme adopté par les soufis de la citadelle, artisans ou petits commerçants comme son père pour la plupart⁵. Il se souviendra plus tard avoir rencontré chez eux certains maîtres, morts trop tôt ou trop loin pour qu'il pût se dire les avoir vraiment connus. Ainsi vit-il un jour, assis côte-à-côte, les cheikhs Abū 'Alī Kayyāl, Aḥmad Naṣr et Abū Sa'īd Mālīnī⁶.

Nous sommes assez bien renseignés sur les premières étapes de la formation d'Anṣārī. Lui-même nous en a donné la chronologie avec précision : "On me mit tout d'abord à l'école d'une femme, puis on se dit que cela pouvait me causer dommage. A l'âge de quatre ans, on me mit donc à l'école de Mālīnī. Lorsque j'eus neuf ans, j'écrivis sous la dictée du cadī Abū Maṣṣūr et de Jārūdī. A quatorze ans, ils me firent prendre place dans leur assemblée. Tout jeune, je suivis les cours à l'école d'un lettré; j'y fus si habile à composer des vers que les autres élèves en vinrent à me jalouser."⁷

Ne nous étonnons pas outre mesure de voir Abū Maṣṣūr, conseillé

(1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 212.

(2) Ibid., p. 213.

(3) Ibid.

(4) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 217.

(5) Comme leurs noms l'indiquent : Abū Maṣṣūr le Foulon, Abū-l-Ḥasan le Charpentier, Abū Naṣr le Limeur, Abū 'Alī le Peseur, Ismā'īl le Marchand de raisiné, Moḥammad le Forgeron, Abū 'Alī le Fondeur, Abū 'Alī l'Orfèvre, etc. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 218-221).

(6) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 219. Le plus célèbre de ces trois maîtres, traditionniste et ascète, était sans doute Mālīnī. Grand voyageur, il devait mourir en Egypte le mardi 17 shawāl 412 H./24 janvier 1022. (v. Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 24 et Dhahabī, *Tadhkirat al-Ḥoffāz*, éd. Hayderabad 1334 H./1916, t. 3, p. 256-257).

(7) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 213.

sans doute par son entourage, hâter à ce point l'instruction de son jeune fils. Outre la précocité dont celui-ci faisait preuve et qu'il convenait de mettre à profit, il fallait que l'enfant apprenne à lire et à écrire le plus tôt possible, de manière à pouvoir recueillir le hadith de maîtres âgés, qui pouvaient bientôt disparaître. La transmission des traditions prophétiques se poursuivrait ainsi avec un minimum d'intermédiaires.

Nous ne savons rien de cette femme à qui ses parents confièrent tout d'abord 'Abdallāh. Sur son premier maître, originaire de Mālīn, nous ne sommes guère mieux renseignés¹. Par contre, nous connaissons bien les deux traditionnistes sous la dictée desquels, à l'âge de neuf ans (405 H./1014-1015), l'enfant commença à recueillir le hadith. Son père ne pouvait faire un meilleur choix. Le cadī Abū Maṣṣūr Azdī avait alors plus de quatre-vingts ans. Juriste et traditionniste éminent, ayant exercé les fonctions de cadī pendant une trentaine d'années, il était le chef de la communauté chaféite de Hérat. Sa renommée valait à la ville de nombreux visiteurs, venus pour le consulter ou pour recevoir de lui le hadith². Le sultan Maḥmūd l'avait personnellement en haute estime. Lorsqu'en dhū-l-qa'da 403/mai 1013, un envoyé du calife fatimide était venu secrètement du Caire pour lui proposer d'adhérer au batinisme, Maḥmūd, après l'avoir fait tuer, avait envoyé sa mule au cadī Abū Maṣṣūr avec ces mots : "C'était jusqu'ici le chef des athées qui la montait; que la monte désormais le chef des monothéistes !"³ Le vieux maître en effet n'était pas seulement un savant, mais "un sabre tranchant contre les innovateurs"⁴. Ce trait de son caractère ne manqua pas d'exercer une profonde influence sur son jeune disciple. A l'âge de douze ans, celui-ci dut le voir triompher devant les mesures prises en 408 H./1017-1018 à l'encontre des mo'tazilites, fort nombreux à Hérat, et partager sa joie⁵.

-
- (1) S'agirait-il d'une école fondée par Abū Sa'īd en mémoire de son enfance passée probablement à Hérat (Mālīn n'en est qu'à une demi-journée de marche vers le Sud) ? Simple hypothèse.
- (2) Moḥammad b. Moḥammad b. 'Abdallāh Harawī, al-qāḍī Abū Maṣṣūr al-Azdī, était un descendant d'al-Mohallab b. Abī Ṣofra, gouverneur de Mossoul puis du Khorāsān au Ier s. H. Parmi ses maîtres en hadith, notons : Moḥammad b. 'Alī b. Doḥaym Shaybānī (mort en 351 H./962), Da'īaj b. Aḥmad Shajarī (id.), al-Ḥasan b. 'Imrān Ḥanzalī Harawī et Aḥmad b. 'Othmān Adamī (mort en 349 H./960). (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 81; Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 61 a).
- (3) Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 81, t. 4, p. 16; Ibn Jawzī, *Montazam*, t. 7, p. 262.
- (4) Selon le cadī Abū 'Aṣīm (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 81-82).
- (5) Cette année-là, le calife al-Qādir invita les chefs mo'tazilites à renoncer à leurs doctrines, ce qu'ils firent au moins extérieurement. Il leur interdit ensuite d'en

Jārūdī semble avoir été de tempérament moins belliqueux. Outre sa valeur incomparable de hafiz et de traditionniste (il avait recueilli le hadith auprès de nombreux maîtres à Nishāpūr, Rayy, Hamadhān, Ispahan, Baṣra ainsi qu'au Ḥijāz), il était célèbre pour son détachement des biens terrestres, pour sa sobriété et son abstention scrupuleuse de tout acte illicite ou douteux¹. Dans son enseignement, il ne se contentait pas de transmettre matériellement les traditions à ses disciples. Le premier à Hérat, il s'y était livré à un sérieux effort de critique². Plus tard, lorsqu'Anṣārī rapportera un hadith reçu de Jārūdī, il fera précéder son nom du titre d'*imam des gens de l'Orient*³, soulignant ainsi la haute estime dans laquelle il tenait son ancien maître.

Si Abū Maṣṣūr accordait une importance primordiale aux débuts de son fils dans la carrière de traditionniste, il ne négligea pas pour autant sa formation littéraire. Il convenait de donner à l'enfant une connaissance approfondie notamment de la langue arabe, celle de ses ancêtres et surtout du Coran. La ville comportait une importante colonie arabe⁴; il était donc facile de trouver une école où le jeune

discuter et de les enseigner, sous peine de châtiments sévères. Le sultan Maḥmūd, dès qu'il eut connaissance de ces faits, se fit un point d'honneur d'adopter la même attitude, en se montrant plus ferme encore. Il persécuta tous les "innovateurs", les faisant tuer, mettre au gibet, jeter en prison ou exiler selon les cas. (Ibn Jawzī, *Montaḥam*, t. 7, p. 287). La ville de Hérat fut certainement le cadre de telles mesures. Au cas même où le nombre des mo^ctazilites y aurait diminué depuis le temps, encore récent, où ils étaient la quasi-totalité de la population (v. Malaṭī, *Tanbīh*, éd. Kawtharī, 1368 H./1949, p. 45), ils demeureraient certainement très nombreux; nous les verrons prendre une part active à la lutte contre Anṣārī et son hanbalisme.

- (1) Son nom complet : Moḥammad b. Aḥmad b. Moḥammad al-ḥāfiz Abū-l-Faḍl Jārūdī Harawī. Les maîtres desquels il tenait le hadith : Abū 'Alī Ḥāmid b. Moḥammad Raffā' (disciple de 'Othman Darimī, mort à Hérat en 356 H./967), Moḥammad b. 'Abdallāh Salīṭī (mort en 364 H./974-975, à Nishāpūr), Abū Ishāq Qarrāb, 'Abdallah b. al-Ḥosayn Marwazī (mort en 375 H./985-986), Solaymān b. Aḥmad Ṭabarānī (mort à Ispahan, en 360 H./971), Moḥammad b. 'Alī b. Ḥāmid, Ismā'īl b. Nōjayd Solamī (mort en 365 H./975, à Nishāpūr), Aḥmad b. Moḥammad b. Salmawayh Nishāpūrī, 'Omar b. Moḥammad b. Ja'far Ahwāzī Baṣrī, etc. (v. Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 47). Le jugement sur son attitude ascétique est d'Abū Naṣr Fāmī.
- (2) v. Dhahabī, *Tadhkirat al-Hoffāz*, t. 3, p. 242.
- (3) Ibid., repris dans Ibn al-'Imād, *Shadharāt al-dhahab*, éd. Le Caire 1350 H./1931, t. 3, p. 199.
- (4) v. *Ḥodūd al-'Alam* (composé en 372 H./982-983), trad. Minorsky, Oxford 1937, p. 103.

‘Abdallāh pourrait acquérir une parfaite maîtrise des deux langages. Les résultats ne tardèrent pas à dépasser toute espérance. Devenu vieux, Anṣārī aimera raconter ses prouesses d’enfant-prodige. Il dira comment ses petits camarades se faisaient un jeu de lui proposer des thèmes sur lesquels il improvisait des vers arabes. Un jour, l’un d’entre eux lui avait demandé de chanter la beauté d’un condisciple, un jeune garçon du nom d’Abū Aḥmad. Il avait aussitôt composé ce vers :

“Abū Aḥmad a un visage dont la lune de la nuit est la servante.
Il a un regard de gazelle, dont le trait transperce le cœur.”

Les enfants en parlaient en famille. Le père d’un élève suggéra un jour à son fils de soumettre à son camarade un vers persan, pour voir s’il serait capable d’improviser son équivalent en arabe. L’épreuve, particulièrement difficile, fut subie avec succès¹.

En tout cela, le jeune ‘Abdallāh fut considérablement aidé par une mémoire prodigieuse. Il lui suffisait d’écrire quelque chose pour le retenir immédiatement par cœur. Lorsqu’il fera plus tard le bilan de ses connaissances, il parviendra à des chiffres fantastiques : trois cent mille hadiths avec un million de chaînes de transmission, cent mille vers arabes de poètes anciens et modernes...² Il lui arrivera d’accomplir ce tour de force : interrogé sur un verset coranique, il déclamera quatre cent vers empruntés à la poésie pré-islamique, chaque vers comprenant un des mots employés dans le verset³.

On aurait tort de croire que, se reposant sur une telle facilité, l’enfant se soit dispensé de beaucoup travailler. Voyons plutôt son emploi du temps : “De bon matin, je me rendais chez un lecteur du Coran. Lorsque je revenais de lire le Coran, je me mettais à étudier : j’en écrivais six pages que j’apprenais par cœur. Ce travail une fois terminé, vers neuf heures, j’allais chez le professeur de lettres où j’écrivais le jour durant. Ayant ainsi employé tout mon temps, je n’avais aucun moment de repos. Je n’étais pas cependant au bout de mes peines, et il me fallait encore travailler, si bien que la plupart du temps je prolongeais ma journée au-delà de la dernière prière du soir.”⁴ Ces veilles, qui deviendront chez Anṣārī une habitude⁵, l’enfant les

(1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 213-214.

(2) Ibid., p. 214.

(3) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 74.

(4) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 214.

(5) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 66.

consacrait à consigner par écrit le hadith. Il y mettait une telle ardeur qu'il ne s'accordait pas le répit nécessaire pour manger quelque chose : "ma mère, nous dit-il, coupait alors le pain en petits morceaux, qu'elle me mettait dans la bouche pendant que je continuais d'écrire."¹

Pour terminer l'étude entreprise dans ce chapitre, il nous reste à préciser le rôle joué par le père de 'Abdallāh au cours de ces quatorze premières années. Les décisions prises par Abū Manṣūr quant au choix des maîtres auxquels il confia son fils suffiraient à lui reconnaître une influence décisive sur l'avenir de l'enfant. Mais il faut aller plus loin. L'homme était personnellement un soufi, hanté par le souvenir des années passées à Balkh dans le souci exclusif de la vie spirituelle. Ce domaine était le sien, et il se réservait d'y guider les premiers pas de son fils. Nous l'avons vu emmener l'enfant à la mosquée pour le faire bénir par les cheikhs de Hérat. Même dans ce simple geste, il usait de discernement, écartant par exemple Kākā Abū-l-Qaṣr Bostī, parce que ses idées de *malāmatī* ne lui plaisaient pas². C'est encore en accompagnant son père que le petit 'Abdallāh apprit à fréquenter les soufis, individuellement, mais surtout peut-être en groupe, dans le lieu où ils avaient coutume de tenir leurs réunions. Connaissant ses dons étonnants de mémoire, d'intelligence et de curiosité, nous pouvons facilement imaginer tout le profit qu'il dut tirer de ces contacts, commentés sans doute dans l'intimité paternelle. C'est là qu'Abū Manṣūr pouvait évoquer à loisir les souvenirs de ses propres maîtres, transmettant à son fils les sentences ou les récits qu'il tenait d'eux, et y ajoutant les fruits de son expérience personnelle³. 'Abdallāh l'étonnait d'ailleurs par ses dispositions et ses réflexions. Il en vint un jour à lui dire : "Combien de temps encore parleras-tu de Foḍayl ibn 'Iyād et d'Ibrāhīm ibn Adham⁴, alors que se dégage de toi le parfum de Foḍayl ibn 'Iyād et d'Ibrāhīm ibn Adham !" Outre les prédictions du chérif Ḥamza, il voyait chaque jour se réaliser le contenu d'un rêve qu'il avait eu concernant son fils,

(1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 214.

(2) Ibid., p. 217. Les *malāmatīya* représentaient une tendance spirituelle plus "active" que le soufisme proprement dit de l'école de Bagdad. Originnaire du Khorāsān, ce mouvement insistait sur la nécessité de combattre la vaine gloire et, pour cela, de rechercher le mépris de son entourage. Poussé à l'extrême, ce désir amènera certains à commettre des actes condamnés par la Loi musulmane afin d'encourir le blâme des fidèles.

(3) C'est ainsi que l'enfant connut certaines sentences d'Abū-l-Mozaffar Tirmidhī (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 177) et les souvenirs de 'Abd al-Malik Iskāf concernant Ḥallāj (Ibid., p. 97-98).

(4) Deux des premiers ascètes du Khorāsān (IIème-VIIIème s.).

rêve dont il ne voulut cependant jamais révéler la teneur¹.

Ceci dura jusqu'au moment où se produisit le drame. Un jour, dominé par la nostalgie qu'il avait toujours eue de Balkh, Abū Manṣūr se leva de son étal et s'écria : « Louange à Toi, mon Dieu ! » Sur ce, il liquida sa boutique et s'en alla retrouver son maître, le chérif Ḥamza 'Aqīlī. Il n'en revint jamais, et c'est à Balkh qu'il mourut et fut enseveli en 430 H./1039². Pour la biographie d'Anṣārī, il eût été précieux de connaître la date exacte de ce départ. Il eut certainement lieu avant le voyage à Nīshāpūr, que fit 'Abdallāh à l'âge de vingt-et-un ans. Le seul élément sûr dont nous disposions pour préciser est la confession suivante : « J'étais encore petit (*khord*) lorsque mon père se retira du monde et dispersa tous ses biens, nous jetant dans la misère. Ce fut alors que débutèrent pour nous la pauvreté et l'épreuve. »³ Le pluriel indique clairement que 'Abdallāh vivait alors en famille, lié au sort de sa mère et de ses frères, sans qu'aucun puisse encore assurer la vie normale du foyer. Le mot *khord*, que s'appliquait Anṣārī pour désigner le temps où on le mit à l'école d'un lettré, qualifierait improprement un adolescent et à plus forte raison un jeune homme. L'événement se situerait au mieux, croyons-nous, vers l'année 406 H., alors que l'enfant avait une dizaine d'années. Que devint-il, une fois privé du soutien matériel et spirituel de son père ? La famille avait de nombreux parents et amis à la citadelle ; chacun dut y mettre un peu du sien pour assurer la subsistance de la mère et de ses enfants. On vécut pauvrement, sans toutefois mourir de faim. Etant donné les succès remportés par 'Abdallāh dans ses études, ses maîtres collaborèrent certainement pour leur part à l'aider à les continuer.

Parmi cet entourage bénévole, deux personnages semblent avoir entouré l'orphelin de soins particulièrement attentifs. C'est d'abord un célèbre prédicateur, connu pour ses qualités d'exégète, de traditionniste, voire de poète, et qui de plus était fort riche, Yaḥyā ibn 'Ammār Shaybānī⁴. Ayant fini d'apprendre la lecture du Coran, 'Abdallāh commençait d'en étudier auprès de lui le commentaire. Nous le verrons

(1) Jāmī, *Nafahāt*, p. 217.

(2) Ibid., p. 218.

(3) Ibid., p. 222.

(4) Originaire du Sijistān, Yaḥyā b. 'Ammār avait quitté son pays à cause de la tyrannie des gouvernants et était venu s'installer à Hérat. Bon traditionniste, il avait reçu le hadīth de Ḥāmid b. Moḥammad Raffā', de 'Abdallāh b. 'Adī Ṣābūnī et de son frère Moḥammad, de Moḥammad b. Ibrāhīm b. Janāh, etc. A Shīrāz,

bientôt proclamer solennellement les mérites de son jeune élève. Mais, plus encore, c'est un soufi qui doit retenir ici notre attention : il s'agit du cheikh 'Amū, qui entreprit de continuer l'œuvre d'Abū Maṣṣūr en adoptant spirituellement, et en partie matériellement, son fils.

Bien que venu de bonne heure s'installer à Hérat¹, l'homme n'était pas originaire du Khorāsān. Il s'appelait Abū Ismā'il Aḥmad ibn Moḥammad ibn Ḥamza, 'Amū étant un surnom que lui avait donné son maître Abū-l-'Abbās Nahāwandī pour contraster avec un rang social qui menaçait sans doute son humilité². Né en 349 H./960, 'Amū avait parcouru tout l'Orient musulman afin d'y rencontrer les grands soufis contemporains³. A l'âge de vingt ans environ, il avait quitté Hérat pour le Pèlerinage, mais le vieux cheikh Abū Bakr Farrā', visité à Nīshāpūr, l'avait dissuadé d'aller plus loin, lui conseillant de demeurer plutôt avec son père⁴. En 370 H./980, nous le trouvons à Bokhārā,

il avait rencontré Abū 'Abdallāh b. Khafif (mort en 371 H./982) qui avait visité Ḥallāj en prison (v. L. Massignon, *Passion*, t. 1, p. 268-272). Nous aurons l'occasion de revenir sur ses talents d'exégète et sur son zèle contre les "innovateurs". Concernant son activité poétique, notons que quelques vers de lui ont été retenus par Abū-l-Ḥasan Bākhari, (mort en 467 H./1074-1075), qui les tenait d'Anṣārī (*Domyat al-qasr*, éd. Alep 1930, p. 165). Yaḥyā b. 'Ammār était fort riche, grâce aux dons de ses admirateurs; l'un d'entre eux lui offrait chaque année mille dinars de Hérat, et lorsqu'il mourut, on trouva chez lui quarante sacs d'argent dont le sceau était encore intact. Dhahabī, qui rapporte le fait narré par Anṣārī et transmis par Salafī, se scandalise de cet esprit d'avidité et de thésaurisation. Nous pensons cependant que l'amour de Yaḥyā pour la science et l'intérêt dont il fit preuve par la suite à l'égard d'Anṣārī eurent le dessus sur cet aspect désagréable de son caractère et l'amenèrent à aider l'enfant à subsister. (v. Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 214-215; Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 105 a-b.).

- (1) Il y vint avec son père et âgé de moins de vingt ans, comme nous le verrons plus loin.
- (2) Le mot arabe *'ammū* signifie "être humble et soumis", et c'est le sens visé par Nahāwandī, lorsqu'il donna ce surnom au jeune homme. Il peut aussi se lire *'ammū* et désigner alors l'oncle paternel, d'où le jeu de mots. On ne peut évidemment pas inférer de ce nom, ainsi expliqué, une parenté entre le cheikh et Anṣārī. — Aḥmad b. Moḥammad al-Faḍl Abū-l-'Abbās Nahāwandī était le disciple de Ja'far Kholdī (253-348 H./867-959), célèbre soufi hostile à Ḥallāj (v. L. Massignon, *Passion*, t. 1, p. 402; Solamī, *Ṭabaqāt al-Ṣūfiyya*, éd. Shorayba, Le Caire 1372 H./1953, p. 434-439). Quant à la fonction de 'Amū, nous savons qu'il était *sālār* "chef, commandant", sans autre précision. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 94).
- (3) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 220.
- (4) Ibid., p. 121. Moḥammad b. Aḥmad b. Ḥamdūn Abū Bakr Farrā', l'un des plus éminents cheikhs de Nīshāpūr, avait fréquenté Abū 'Alī Thaḡafī (mort en 328 H./939-940, fin analyste des vices de l'âme et des défauts des actions; v. Solamī,

auprès du cheikh Abū Bakr Fālīzbān¹. Sans doute est-ce à ce moment qu'il poussa jusqu'au Turkestan où il rencontra le cheikh Bāb Farḡhānī². Avant 374 H./984 il se rend La Mecque, en compagnie d'Aḥmad Naṣr Ṭāliqānī³, et y rencontre tout un groupe de maître célèbres comme 'Alī ibn Ja'far Shīrwānī⁴ et Abū-l-Ḥasan ibn Jahḍam⁵. Parmi les soufis qu'il fréquenta, citons encore Abū Bakr Mofīd, qui avait connu Jonayd⁶, Abū-l-'Abbās Nasā'ī, Abū-l-'Abbās Amolī⁷ et Abū 'Alī Daqqāq⁸.

Ṭabaqāt, p. 361-365), 'Abdallāh b. Monāzil (mort en 329 H./940-941; v. *ibid.*, p. 366-369), Abū Bakr b. Ṭāhir Abharī (mort vers la même époque; v. *ibid.*, p. 391-395) et Morta'ish (disciple de Jonayd, mort à Bagdad en 328 H./939-940; v. *ibid.*, p. 349-353). Le cheikh 'Amū avait gardé un souvenir ému de sa fréquentation et avouait lui devoir en grande partie sa connaissance du soufisme. Abū Bakr Farrā' mourut à Nīshāpūr en 370 H./883-884. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 121; v. Solamī, *Ṭabaqāt*, p. 507-508).

- (1) Vieillard qui avait connu Jonayd. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 145).
- (2) Connu pour ses miracles. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 179-180).
- (3) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 220. La date-limite de ce pèlerinage nous est donnée par la mort d'Abū Bakr Ṭarsūsī, que le cheikh 'Amū rencontra à La Mecque.
- (4) 'Alī b. Ja'far b. Dāūd Abū-l-Ḥasan Shīrwānī avait fréquenté Khawwāsh en Egypte et s'était ensuite fixé à La Mecque. Il avait également été le disciple de Mo'adh Miṣrī, d'Abū Bakr Mawāzinī (v. Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 125), de Jonayd, de Shibli, d'Abū-l-Khayr Tinātī (v. Jāmī, p. 132; Solamī, *Ṭabaqāt*, p. 370-372), de Kattānī (mort en 322 H./934; v. *ibid.*, p. 373-377), d'Abū 'Alī Kātīb (v. *ibid.*, p. 386-388), d'Abū Bakr Miṣrī (v. Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 2, p. 112-115), etc. Il vécut cent-vingt-quatre ans. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 172-173).
- (5) 'Alī b. 'Abdallāh b. al-Ḥosayn b. Jahḍam Hamadhānī était le disciple de Kawkabī et de Ja'far Kholdī. Il mourut à La Mecque en 414 H./1023-1024. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 173). Outre ces deux maîtres, 'Amū rencontra aux lieux saints Abū-l-Khayr Ḥabashī (*ibid.* p. 135), Moḥammad Sākhirī (v. *ibid.*, p. 175), Abū-l-Ḥasan Sarakī (v. *ibid.*, p. 174) et Abū Osāma.
- (6) Abū Bakr al-Mofīd Moḥammad b. Aḥmad, mort en 378 H./988-989 (Ibn al-'Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 92).
- (7) Aḥmad b. Moḥammad b. 'Abd al-Karīm Abū-l-'Abbās Qaṣṣāb Amolī avait été le *morīd* de Moḥammad b. 'Abdallāh Ṭabarī. Il était illettré, mais néanmoins capable d'élucider les problèmes religieux les plus difficiles. Anṣārī désirera vivement aller le voir, mais en sera empêché par sa mort. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 182-183; 'Aṭṭār, *Tadhkira*, t. 2, p. 184-187).
- (8) Ḥasan b. Moḥammad Abū 'Alī Daqqāq avait été le disciple d'Abū-l-Qāsim Naṣrābādī (mort à La Mecque en 367 H./1074-1075; v. Solamī, *Ṭabaqāt*, p. 484-488). Il était célèbre pour son éloquence. Il mourut à Nīshāpūr en dhū-l-qa'ḍa 406 H./avril 1016. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 186-187; 'Aṭṭār, *Tadhkira*, t. 2, p. 187-201; Ibn al-'Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 180).

Au moment probable où Abū Maṣṣūr quitta son foyer, le cheikh 'Amū approchait de la soixantaine. Tout en conservant son humeur voyageuse qui l'amenait à s'absenter périodiquement, il avait installé dans sa maison une *khānqāh*, lieu de réunion pour les soufis. C'est là qu'il accueillit le jeune 'Abdallāh, lui faisant partager sa table et l'initiant aux bienséances de la communauté. Malgré la différence d'âge, les rapports de l'enfant avec le cheikh ne furent guère ceux d'un disciple avec son maître. On voit plutôt naître entre eux une amitié, presque d'égal à égal. Si 'Amū fait profiter l'adolescent de tout le savoir accumulé au cours de ses voyages, lui rapportant sentences et anecdotes glanées auprès des plus grands cheikhs, il n'hésite pas à se mettre à son école, avec la curiosité et la jeunesse d'âme qui semblent avoir été les traits dominants de son caractère. Pendant les années qui vont suivre, il lui arrivera de quitter Hérat; c'est alors le jeune homme qui le remplacera dans la *khānqāh*, et c'est à lui qu'il enverra toute sa correspondance¹. Mais nous n'en sommes pas encore là.

L'ADOLESCENT ET LE JEUNE HOMME

(410-417 H./1019-1026)

L'année 410 H./1019-1020, celle de ses quatorze ans, marque le début d'une nouvelle étape dans la vie du jeune Anṣārī. Ses maîtres vont cesser désormais de le considérer comme un enfant, l'invitant à prendre place dans leurs assemblées².

L'année commença par un deuil, celui du cadī Abū Maṣṣūr Azdī, mort subitement en moḥarram/mai-juin, à près de quatre-vingt-dix ans³. Sans doute sur le conseil de Jārūdī, 'Abdallāh s'adressa, pour combler ce vide, au cheikh 'Abd al-Jabbār al-Jarrāhī, transmetteur attitré du *Jāmi* de Tirmidhī⁴. Au cours des deux années qui vont suivre, l'adolescent recevra de ce maître la totalité, ou au moins la plus grande

(1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 220.

(2) Ibid., p. 213.

(3) Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 82.

(4) Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 263 a. Originaire de Merv, 'Abd al-Jabbār b. Moḥammad b. 'Abdallāh b. Abī-l-Jarrāh al-Marzobānī s'était fixé à Hérat où il transmet le *Jāmi* qu'il tenait d'Abū-l-'Abbās Moḥammad al-Tājir Maḥbūbī (mort en 346 H./957), disciple direct de l'auteur. (Ibn al-'Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 195).

partie, du célèbre recueil de traditions. Sa vie durant, Anṣārī aura un faible pour ce dernier, le préférant même aux ouvrages similaires de Bokhārī et de Moslim. A Moḥammad ibn Ṭāhir, qui s'en étonnait, il répondra : "Seuls, ceux qui ont une connaissance parfaite du hadith parviennent à tirer profit des livres de Bokhārī et de Moslim. Au contraire, [l'auteur de] ce recueil a commenté ses traditions et les a présentées de telle manière que quiconque, juriste, traditionniste ou autre, parvient à en tirer profit."¹

Le second événement important de cette année 410 H./1019 nous est rapporté par Anṣārī lui-même : "J'avais quatorze ans lorsque Khwāja Yaḥyā 'Ammār déclara aux gens du Qohandiz : Ayez 'Abdallāh en grande considération, car de lui émane le parfum d'un imam."² Prononcées par un maître que les habitants de Hérat avaient en vénération³, ces paroles contribuèrent certainement à susciter autour de l'adolescent un mouvement de curiosité admirative, au détriment peut-être de son humilité⁴. En effet, il ne s'agissait pas d'un simple compliment décerné en passant. Un jour que Yaḥyā, relevant de maladie, avait dû être aidé pour gagner la chaire où il avait enseigné tant d'années durant, il eut conscience d'être arrivé à la fin de sa carrière. Comparant son cas à celui du Prophète et des premiers califes se relayant dans l'accomplissement d'une même mission, il désigna son successeur : ce serait 'Abdallāh Anṣārī qui prendrait sa place et qui "cognerait sur la tête des athées et des innovateurs". Indiquant alors du geste le petit qui se trouvait assis au pied de la chaire, il ajouta : "Et 'Abdallāh, c'est cet enfant." Le cheïkh 'Amū assistait à la scène, et c'est avec fierté qu'il la rappelait par la suite à son jeune ami⁵.

Il convient d'insister sur l'influence considérable qu'exerça Yaḥyā ibn 'Ammār sur son disciple. Devenu vieux, celui-ci n'hésitera pas à

(1) Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 265 b; Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 75.

(2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 214.

(3) v. Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 105 : *'azoma bi-Harāt wa-taghālū fihī*.

(4) Dans ses souvenirs, Anṣārī aura toujours soin de noter les égards dont il a été l'objet de la part des personnages mentionnés par lui. On sent également chez lui une certaine complaisance à rappeler les succès de son enfance et l'étendue de ses connaissances. Cet aspect un peu désagréable de son caractère, qui se retrouve d'ailleurs chez d'autres maîtres soufis, contraste étrangement avec son humilité en face de Dieu telle qu'elle se révèle dans ses *Oraisons (Monājāt)*. Il s'explique en partie par l'atmosphère dans laquelle baignèrent ses premières années : attitude de son père, de ses camarades et de ses premiers maîtres.

(5) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 215.

déclarer : “Si je ne l’avais pas rencontré, je n’aurais jamais su ouvrir la bouche en matière d’exégèse coranique.”¹ C’est à ce maître qu’il devra sa manière de commenter le Livre saint, lentement, avec de nombreuses digressions². C’est lui également qui développa et orienta son zèle contre toute “innovation”, notamment contre le *kalām*, par-faisant ainsi l’œuvre entreprise par le cadī Abū Manṣūr Azdī³. Si l’on compare la sentence de Yaḥyā sur les sciences humaines avec le long développement d’Anṣārī portant sur le même sujet, on est frappé de constater l’identité de la pensée dans les deux textes : le disciple n’a fait qu’amplifier, préciser et illustrer de textes coraniques l’enseignement reçu dans sa jeunesse⁴. Enfin, c’est sans doute à Ibn ‘Ammār que ‘Abdallāh dut son goût du decorum dans la manière de se rendre à ses réunions et de les tenir. Il dira avec admiration en se souvenant de son maître : “Yaḥyā était un roi sous l’habit d’un savant.”⁵

(1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 214.

(2) Nous savons que Yaḥyā acheva de commenter le Coran du haut de la chaire en 392 H./1001-1002. Il recommença alors depuis le début et n’en était qu’à la sourate 75 (*al-qiyāma*) lorsqu’il mourut, trente ans plus tard. Anṣārī, lui, ira jusqu’à faire trois-cent-soixante cours sur un seul verset (C XXI 101; Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 74).

(3) Dans son acharnement contre les “innovateurs”, Yaḥyā aurait dépassé en rigueur la voie des anciens. (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 105).

(4) “Les sciences sont au nombre de cinq : une science qui est la vie de la religion, et c’est celle de l’Unité divine (*tawḥīd*); une science qui est l’aliment de la religion, et c’est la prédication et le rappel; une science qui est le remède de la religion, et c’est le droit (*fiqh*); une science qui est la maladie de la religion, et c’est le récit des dissensions qui advinrent entre les Anciens (*salaf*); une science enfin qui est la perte de la religion, et c’est l’apologétique rationnelle (*kalām*).” (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 105). On comparera avec le développement consacré au même sujet par Anṣārī dans ses *Ṭabaqāt*, à propos d’une sentence de Dhū-l-Nūn Miṣrī (ms. Nafiz Pasha 426, fol. 7 b - 9 a). On y distingue dix sciences au lieu de cinq, mais la même présentation imagée se retrouve, avec une appréciation identique des sciences religieuses : *tawḥīd*-vie, prédication-aliment, droit-remède, *kalām*-perdition.

(5) Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 105. Sur la manière de se rendre à ses réunions adoptée par Anṣārī, revêtu d’habits somptueux et chevauchant une monture de prix, en grande pompe, v. Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 81. Le but d’un tel comportement était, disait-il, de faire resplendir la puissance de la religion aux yeux de ses ennemis et de leur donner ainsi envie d’embrasser l’islam (*ibid.*). Pour expliquer cette attitude qui nous étonne, il est intéressant de remarquer qu’encore à l’heure actuelle, l’islam se donne communément comme la religion de la puissance et de la force (v. les sermons du vendredi transmis à la radio du Caire, surtout au cours de cette dernière année).

Sans qu'on puisse cette fois préciser la date, c'est autour de la même année 410 H./1019 qu'il convient de situer une rencontre fort importante, celle d'un soufi hanbalite, Abū 'Abdallāh Moḥammad ibn al-Faḍl Ṭāqī Sijistānī¹. Son rôle auprès de l'adolescent fut tout autre que celui du cheikh 'Amū, chez qui peut-être il le vit pour la première fois. Ce dernier était certes précieux pour sa connaissance des maîtres soufis, de leurs faits et gestes, de leur enseignement et de leurs coutumes; mais il ne semble pas avoir exercé sur Anṣārī une grande influence par sa propre personnalité. Au contraire, Ṭāqī s'imposa à l'adolescent par le respect qu'il inspirait, par ses connaissances et par ses dons spirituels, notamment sa perspicacité. Un jour, le maître lui déclara : "O 'Abdallāh Bā Maṣṣūr ! Louange à Dieu ! Quelle lumière Dieu a déposée dans ton cœur !" Ce n'est que quarante ans plus tard qu'Anṣārī comprendra ce à quoi Ṭāqī faisait allusion; mais il eut l'impression que son cœur était mis à nu et qu'il avait trouvé son guide². Plus tard, il ressentira quelque chose de semblable lorsqu'il rencontrera Khirqānī. Il est significatif que dans ses souvenirs les noms de ces deux hommes se soient trouvés associés, comme ceux des deux personnages les meilleurs qu'il ait jamais vus ou entendus³. Quel fut l'apport spécifique de Ṭāqī dans la formation du jeune homme ? Outre la direction spirituelle dont il avait besoin, le maître lui donna de devenir le hanbalite convaincu que nous connaissons bien : "Si je ne l'avais pas rencontré, dira-t-il, je n'aurais jamais connu la doctrine des hanbalites."⁴ Notons bien qu'il s'agit ici de croyance (*i'tiqād*), non d'école juridique. En jurisprudence, Anṣārī adoptera souvent les solutions chaféites. Mais lorsqu'il s'agira de la foi, il se fera toujours le disciple farouche d'Ibn Ḥanbal, intransigeant dans son attachement à la lettre du Coran et de la Sunna⁵.

(1) Il devait sa formation spirituelle à Mūsā b. 'Imrān Jiroftī, célèbre pour son altercation par lettres avec Ibn Khafīf. (v. Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 167).

(2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 216.

(3) Ibid., p. 216 et 217 où Anṣārī leur donne en partage le qualificatif de *jāsūs al-qolūb*, espion des cœurs.

(4) Ibid., p. 216.

(5) Ce conseil, donné sous forme poétique, précise bien sa position :

"Si l'homme au raisonnement ash'arite, ce démon de l'humanité, s'écarte des limites de la droite Voie,

Toi, sois chaféite en ce qui concerne la Loi, sunnite dans ta parure, hanbalite en dogme et soufi dans ta manière de vivre." (Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 83).

Sur sa sympathie pour Shāfi'ī, v. 'Aṭṭār, *Tadhkira*, t. 1, p. 210. Sur son attachement à la doctrine d'Ibn Ḥanbal, v. Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 67-68.

Ṭāqī eut ainsi le mérite de donner des bases positives au zèle contre les "innovateurs" qu'avait éveillé en lui la fréquentation du cadī Abū Maṣṣūr et de Yaḥyā ibn 'Ammār.

Il convient enfin de mentionner ici un dernier maître, dont l'influence dut s'exercer sur le jeune Anṣārī à l'époque que nous étudions. Il s'agit d'Abū-l-Ḥasan Bishrī Sijzī, qu'il comptera parmi les personnages les plus marquants qu'il ait jamais rencontrés. Sans lui conférer, comme à Khirqānī et à Ṭāqī, l'épithète d'*espion des cœurs*, il lui reconnaîtra une valeur incomparable pour sa manière de rapporter les enseignements de cheikhs célèbres qu'il avait fréquentés et écoutés avec beaucoup d'intelligence¹. Parmi ces derniers, nous noterons surtout Shīrwānī, Ibn Khafīf et Ḥoṣrī.

Yaḥyā ibn 'Ammār, Ṭāqī Sijistānī et Bishrī Sijzī, telles sont les personnalités de premier plan qui marquèrent profondément de leur influence l'adolescence d'Anṣārī. Elles ne doivent cependant pas faire oublier les maîtres secondaires, traditionnistes ou soufis, qui apportèrent leur contribution à la formation du jeune homme. Au nom de Jarrāḥī, que nous avons mentionné plus haut, nous nous contenterons d'ajouter ici celui de Moḥammad Bāshānī, mort en 414 H./1023, des lèvres duquel 'Abdallāh reçut le hadith². Quant aux soufis, parmi ceux qu'Anṣārī comptera nommément parmi ses maîtres, signalons Aḥmad Ḥājjī³, Abū Salma Bāwardī⁴, Abū 'Alī Zargar⁵, Abū 'Alī Būtagar⁶,

-
- (1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 217. On peut se demander s'il n'y a pas, dans cette dernière remarque, une pointe à l'égard du cheikh 'Amū qui avait rencontré à peu près les mêmes maîtres.
- (2) Abū 'Abdallāh Moḥammad b. 'Alī b. al-Ḥosayn Bāshānī Harawī tenait principalement ses traditions d'Abū Ishāq Aḥmad b. Moḥammad b. Yāsīn al-Harawī (mort en 334 H./945-946) et de Moḥammad b. Ibrāhīm b. Nāfi'. (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 76 b).
- (3) Il avait connu plusieurs maîtres soufis, notamment Abū-l-Ḥasan Ḥoṣrī (mort en 371 H./982; v. Solamī, *Ṭabaqāt*, p. 489-493) et Abū-l-Ḥusayn Ṭarzī (v. Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 173-174), au sujet desquels il racontait des anecdotes. Anṣārī aimait lui demander d'évoquer ses souvenirs, en particulier concernant Ḥoṣrī (ibid., p. 319).
- (4) C'était un prédicateur itinérant, ayant rencontré de nombreux cheikhs, parmi lesquels Abū 'Abdallāh Rūdhbārī (mort en 369 H./980; v. Solamī, *Ṭabaqāt*, p. 497-500), 'Abbās Shā'ir, Abū 'Amr b. Nojayb (mort en 366 H./976-977; v. Solamī, *Ṭabaqāt*, p. 454-457) et Abū Ya'qūb Nahrajūrī (mort en 330 H./941-942). Il devait donc être très âgé en 410 H./1019-1020. (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 219).
- (5) Disciple d'Abū-l-'Abbās Qaṣṣāb (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 219).
- (6) Homme au grand cœur qui avait connu Ḥoṣrī, au sujet duquel il rapportait des anecdotes (ibid.).

Ismā'il Dabbās¹ et Moḥammad Abū Ḥaṣṣ Kūrati². En rajab 414 H./septembre-octobre 1023, nous le voyons recevoir quelques vers de Nūrī, de la bouche d'Abū-l-Qāsim Abīwardī, prédicateur itinérant de passage à Hérat³. Ces quelques noms suffisent à évoquer la physionomie de 'Abdallāh pendant cette période de sa vie : initié aux principales sciences de l'islam (hadith, tafsīr, soufisme, principes du hanbalisme) par des maîtres de valeur, il enrichit ses connaissances en profitant de toutes les rencontres, compatriotes et étrangers. Le cheikh 'Amū dut beaucoup l'y aider par l'hospitalité accueillante de sa *khānqāh*, et aussi Yaḥyā ibn 'Ammār dont les assemblées voyaient affluer des visiteurs de toute sorte, attirés par le renom du maître.

Nous est-il possible de fixer chronologiquement les événements marquants de la vie d'Anṣārī entre ses quatorze et vingt-et-un ans ? Il convient de remarquer tout d'abord que, contrairement au temps de son enfance, cette période ne comporte guère d'étapes successives, nettement différenciées, de sa formation. Les faits importants sont extérieurs à la personne de l'adolescent et ne l'affectent qu'indirectement. Ce sont surtout les décès successifs de plusieurs maîtres auxquels il s'était particulièrement attaché. Nous avons déjà signalé la mort subite du cadī Abū Maṣṣūr Azdī, survenue en moḥarram 410 H./mai-juin 1019. Deux ans plus tard, c'est Jarrāḥī, le transmetteur du *Jāmi*,⁴ de Tirmidhī, qui disparaît à son tour⁴. Puis, le 23 shawāl 413 H./19 janvier 1023, 'Abdallāh perd Jārūdī, sous la dictée duquel il avait commencé, dès l'âge de neuf ans, à écrire le hadith⁵. L'année suivante, survient le décès d'un autre traditionniste, Bāshānī⁶. Enfin, au début de ṣafar 416 H./avril 1025, Anṣārī fait ses adieux à son directeur spirituel, Ṭāqī Sijistānī, l'homme auquel il devait son initiation au hanbalisme⁷. Ce décès semble l'avoir particulièrement affecté, et sans doute n'est-il pas étranger à sa décision de quitter momentanément Hérat pour aller poursuivre ses études à Nīshāpūr. Nous y verrions volontiers l'effet d'un conseil

-
- (1) Homme à l'esprit lumineux, qui raconta notamment à Anṣārī sa rencontre avec Mo'min Shīrāzī; ce dernier l'avait dissuadé de continuer sa route vers La Mecque, lui conseillant d'aller plutôt retrouver sa mère. (Jāmi, *Nafaḥāt*, p. 206 et 220).
- (2) Il s'excusait d'une heure d'extase provoquée par une invocation d'un visiteur, alors qu'il était malade. (Jāmi, *Nafaḥāt*, p. 220).
- (3) Anṣārī, *Ṭabaqāt*, ms. Nafiz Pasha 426, fol. 71 a et b.
- (4) Ibn al-'Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 195.
- (5) Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 47.
- (6) Agé, dit-on, de cent-six ans (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 76 b).
- (7) Jāmi, *Nafaḥāt*, p. 216.

du cheikh 'Amū, ce fervent des grands voyages, destiné à distraire le jeune homme de son chagrin en proposant à sa soif intellectuelle et religieuse des horizons nouveaux. Ayant atteint sa vingtième année et doté d'une solide formation, 'Abdallāh était désormais capable de tenter seul cette aventure avec un maximum de profit.

LE VOYAGE A NISHAPUR (417 H./1026)

“Le Cheikh al-Islam al-Anṣārī partit pour Nishāpūr en 417 H., afin d'y étudier le hadith et le droit, d'y voir les cheikhs, de tirer profit de leur rencontre et bénédiction de leur compagnie. Il en revint dans le courant de la même année”.¹

Ces quelques indications de Kotobī sont fort précieuses, nous précisant la date, les buts et la durée approximative du premier voyage d'Anṣārī.

Notons tout d'abord le choix de Nishāpūr comme lieu particulièrement propice pour continuer le travail entrepris à Hérat. Distante d'une dizaine de journées de marche vers le Nord-Ouest, la ville était le centre le plus important de tout le Khorāsān et la capitale de son district occidental. Elle comportait une citadelle, la ville proprement dite avec ses quarante-deux quartiers, et d'importants faubourgs où se trouvait notamment la splendide mosquée-cathédrale construite sous les saffarides. Située comme Hérat à un carrefour de routes, elle était un centre de commerce fort important où l'on pouvait trouver les marchandises les plus variées². Cette position de choix favorisait le développement d'une vie religieuse et intellectuelle intense. De nombreux maîtres, traditionnistes, juristes, théologiens, soufis, y tenaient école, certains dans des locaux bâtis spécialement à cet effet³. Comme le faisait remarquer Borqānī au futur Khaṭīb Baghdādī qui hésitait entre l'Égypte ou Nishāpūr : “Si tu vas en Égypte, c'est pour n'y voir qu'un seul homme; si tu le manques, ton voyage n'aura servi à rien. Si au contraire tu vas à Nishāpūr, il s'y trouve tout un groupe de maîtres; si tu en

(1) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 77.

(2) Le Strange, *The Lands...*, p. 383 sq.

(3) Nous savons par exemple qu'Ahmad b. Moḥammad Abū Bakr Bostī (mort en 429 H./1037-1038) et Ismā'īl b. 'Alī Astarābādī (mort vers 440 H./1048-1049) firent bâtir chacun une école pour l'enseignement du hadith (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 33 et 129). On en avait également bâti une pour l'imam Ibrāhīm Isfarāyīnī (ibid., p. 111).

manques un, tu atteindras ceux qui restent." L'argument porta, et c'est vers le Khorāsān que se dirigea l'étudiant, auprès de ces mêmes disciples d'al-Aṣamm que va fréquenter Anṣārī¹.

Nous ignorons où logea le jeune 'Abdallāh pendant son séjour à Nīshāpūr. Ce fut sans doute chez quelque ami de Yaḥyā b. 'Ammār, ou dans une *khānqāh* connue du cheikh 'Amū².

Aussitôt arrivé, il commença à recueillir le hadith, mettant en pratique les qualités qu'il jugera plus tard nécessaires à tout bon traditionniste : marcher vite, écrire vite et lire vite³. Il est facile de s'imaginer le jeune homme, utilisant son temps au maximum, se hâtant d'un cours à l'autre et veillant tard le soir pour consigner par écrit ses acquisitions de la journée. Après bien des années, il se souviendra du mal qu'il se donna dans son désir de connaître à fond et de faire triompher la sunna du Prophète⁴. A quels maîtres s'adressa-t-il ? Il alla tout d'abord aux vieux disciples d'un des plus grands traditionnistes du IVe/Xe s., Abū-l-'Abbās Moḥammad ibn Ya'qūb al-Aṣamm, mort presque centenaire le lundi 23 rabī' II 346 H./24 juillet 957⁵. Pour ne retenir que quelques noms, signalons Abū Sa'īd Ṣayrafī, qui avait autrefois subvenu de ses deniers à la subsistance d'al-Aṣamm et en avait été récompensé par l'audition de très nombreux hadiths⁶. Autre nom important, celui d'Abū-l-Ḥasan 'Alī Ṭirāzī, lettré, traditionniste et surtout hanbalite, ce qui dut lui attirer la confiance toute particulière d'Anṣārī⁷. Notons encore un commentateur du Coran, Abū Naṣr Maṣṣūr al-Mofassir⁸,

(1) Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 12. Ce voyage eut certainement lieu avant rajab 425 H./mai 1034, date de la mort de Borqānī (ibid., p. 19). Il s'agit sans doute du voyage à Nīshāpūr accompli par Abū Bakr à l'âge de vingt-trois ans, soit en 415 H./1024-1025, deux ans avant la venue d'Anṣārī.

(2) Vraisemblablement celle d'Ibn Bākawayh, où il s'arrêtera en 424 H./1033 pour y rencontrer ses amis. Anṣārī prétendra avoir mis par écrit trente mille anecdotes et trois mille hadiths rapportés pas lui (Jāmī, *Nofaḥāt*, p. 216), ce qui exige une fréquentation assidue d'assez longue durée.

(3) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 75.

(4) Personne, d'après lui, n'aurait jamais pris tant de peine. (Jāmī, *Nofaḥāt*, p. 214).

(5) On trouvera une longue notice biographique le concernant dans Sam'ānī, *Kitāb al-ansāb*, éd. Margoliouth, Leiden-Brill 1912, fol. 42 a et b.; v. aussi Ibn al-'Imād, *Shadhārāt*, t. 2, p. 373.

(6) Ibnal-'Imād, *Shadhārāt*, t. 3, p. 220. Mort en dhū-l-ḥijja 421 H./décembre 1030.

(7) Outre al-Aṣamm, Ṭirāzī avait eu pour maîtres en hadith Abū Ḥāmid Aḥmad b. 'Alī b. Ḥosnawayh, (disciple de Tirmidhī, mort en 350 H./961), Abū Bakr Moḥammad b. al-Mo'ammil et Abū 'Amr b. Maṣar. Il mourut le 24 dhū-l-ḥijja 422 H./12 décembre 1031. (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 90 a).

(8) Mort quelques mois avant Ṭirāzī, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. (ibid.).

et un grammairien, Abū-l-Ḥasan Aḥmad Salīṭī¹. ‘Abdallāh eut aussi l’occasion d’entendre un autre disciple d’al-Aṣamm, particulièrement célèbre, le cadī Abū Bakr Ḥirī. Cependant, tout en reconnaissant la qualité des traditions par lui transmises, il refusa de les enregistrer de la bouche d’un ash‘arite aussi notoire². Une telle attitude sera pour lui de règle et il se vantera plus tard de n’avoir jamais reçu le hadīth que de purs sunnites, à l’exclusion de tout mo‘tazilite et de tout “innovateur”³.

On aurait tort de se représenter le jeune Anṣārī à Nishāpūr comme un étudiant pas.sif. La formation reçue à Hérat lui permettait d’intervenir pour corriger au besoin ses maîtres. C’est ce qu’il fit par exemple au cours d’une assemblée tenue par l’imam Abū-l-Faṭḥ Nāṣir Qorashī Marwazī, qui reconnut son erreur de mémoire devant tous les assistants. ‘Abdallāh en fut si fier qu’il lui rendit visite dès le lendemain matin. Nāṣir le reçut fort bien et lui donna désormais une place de choix dans ses assemblées. Flatté de tant d’attentions, le jeune homme composa un poème en son honneur et se mit à le fréquenter assiduellement, se faisant notamment son élève en droit chaféite⁴.

Bien des maîtres de première valeur se trouvaient encore à Nishāpūr, lors du séjour qu’y fit Anṣārī. Notons par exemple le célèbre imam Ibrāhīm al-Iṣfarāyinī, qui devait mourir au début de l’année suivante⁵, Abū Moḥammad Jowaynī, père de l’Imam al-Ḥaramayn⁶, le Cheikh

-
- (1) Mort’ en jomādā I 421 H./mai 1030. (Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 86 a).
- (2) Le cadī Aḥmad b. al-Ḥasan Abū Bakr Ḥirī avait été l’élève : en droit chaféite, d’Abū-l-Walid Nishāpūri; en *kalām*, des disciples directs d’Ash‘arī; en hadīth, d’al-Aṣamm et d’autres traditionnistes, à Nishāpūr, à La Mecque, à Bagdad, à Kūfa et à Jorjān. Il mourut en ramaḍān 421 H./septembre 1030. (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 3). Sur l’attitude d’Anṣārī à son égard, v. Jāmī, *Nafahāt*, p. 214; Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 263 a et b; Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 65).
- (3) Jāmī, *Nafahāt*, p. 214.
- (4) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 77-78. Abū-l-Faṭḥ avait appris le droit à l’école d’Abū Bakr Qaffāl (mort en 427 H./1035-1036) et d’Abū-l-Ṭayyib So‘lūkī (mort en ramaḍān 414 H./mars 1014). C’était en outre un ascète, connu pour son humilité. Il mourut à Nishāpūr, en dhū-l-qa‘da 444 H./février-mars 1053. (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 4, p. 27; Ibn al-‘Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 272).
- (5) Disciple direct d’Ash‘arī. Il passa à Nishāpūr les cinq derniers mois de sa vie et mourut le 10 moḥarram 418 H./20 février 1027. (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 111-114; Ibn ‘Asākir, *Kaḏhib al-muftarī*, éd. Qodsī, Damas 1347 H./1928-1929, p. 243-244).
- (6) Il s’était fixé à Nishāpūr en 407 H./1016-1017, pour y enseigner, et devait y mourir en dhū-l-qa‘da 438 H./mai 1047 (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 208-219; Ibn al-‘Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 261-262). Son fils ‘Abd al-Malik, le futur Imām al-Ḥaramayn, y naquit au début de l’an 419 H./1028 (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 251).

al-Islam Ismā'il Ṣābūnī¹, etc. Il semble cependant que, faute de temps mais surtout par prévention anti-ash'arite, l'étudiant ait évité de les fréquenter.

L'un des buts que s'était assignés 'Abdallāh en entreprenant son voyage était de rencontrer des maîtres soufis et de tirer bénédiction de leur compagnie. Nous sommes malheureusement assez mal renseignés sur la manière dont il le réalisa. L'audition du hadith était plus urgente, les disciples d'al-Aṣamm, tous très âgés, risquant de bientôt disparaître et étant irremplaçables. D'autre part, peu de soufis marquants semblent s'être alors trouvés sur sa route. Nishāpūr possédait bien le célèbre Abū-l-Qāsim Qoshayrī, alors dans la force de l'âge; mais ses opinions ash'arites durent éveiller la suspicion du jeune homme et l'empêcher de le fréquenter². 'Abdallāh se fit cependant quelques amis dans les milieux soufis de la ville. Lorsqu'il y repassera sept ans plus tard, revenant de Rayy, il sera accueilli à bras ouverts dans la *khānqāh* d'Ibn Bākawayh, par ce dernier, Abū-l-Faraj et Abū Naṣr Torshīzi³.

C'est sans doute sur le chemin du retour à Hérat qu'il convient de placer un incident qu'Anṣārī se plaira à rappeler comme exemple des fatigues encourues dans sa jeunesse à la recherche du hadith. Ayant quitté Nishāpūr en direction de Dizbād, première étape vers sa ville natale, 'Abdallāh fut surpris par la pluie. Afin d'éviter de mouiller la liasse de papier à laquelle il avait confié ses précieuses traditions, le jeune homme la serra sur sa poitrine et fit toute la route courbé en deux...⁴

-
- (1) Prédicateur, exégète, traditionniste et apologiste, dont la précocité (à l'âge de neuf ans il remplaça dans l'enseignement son père défunt) fait penser à celle d'Anṣārī. Ce dernier le rencontrera lors de son passage à Nishāpūr en 423 H./1032. Sobkī lui réserve le titre de Cheikh al-Islam, usurpé selon lui par Anṣārī dont il donne à cette occasion une courte biographie. (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 117-129; Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 157 b - 158 b.). Ṣābūnī mourra en 449 H./1057.
- (2) Qoshayrī était alors âgé de quarante-et-un ans. Il avait terminé son célèbre commentaire soufi du Coran depuis plus de sept ans (Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 245). Il est significatif que dans la notice de Jāmi le concernant (*Nafaḥāt*, p. 200) aucun dire d'Anṣārī ne soit mentionné.
- (3) Jami, *Nafaḥāt*, p. 216.
- (4) Jāmi, *Nafaḥāt*, p. 214. Sur Dizbād, en arabe Qaṣr al-Riḥ, v. Le Strange, *The Lands...*, p. 430-431. C'est là que la route bifurquait : à gauche, vers le Nord-Est, en direction de Mashhad, Ṭūs et Sarakhs; à droite, vers le Sud-Est, en direction de Hérat.

Après ces quelques mois d'absence, Anṣārī retrouva avec un certain plaisir la *khānqāh* du cheikh 'Amū et les assemblées de Yaḥyā ibn 'Ammār. Le fait d'avoir recueilli le hadith de maîtres célèbres hors de sa petite patrie lui conférerait désormais une autorité accrue. Avec le voyage à Nishāpūr, c'est une nouvelle étape de sa vie qui commence.

LA PERIODE DE MATURATION (418-423 H./1027-1032)

La période de cinq années qui suit le voyage à Nishāpūr compte assez peu de faits saillants dans la vie d'Anṣārī. Le cadre en demeure celui de son adolescence : *khānqāh* du cheikh 'Amū, assemblées de Yaḥyā ibn 'Ammār, milieu soufi de la citadelle, cercles de quelques traditionnistes. Ce qui change, c'est la place que prend peu à peu le jeune homme aux yeux de ses maîtres et de ses condisciples. 'Amū lui confie volontiers la direction de sa *khānqāh*, ce qui lui permet de s'absenter en toute tranquillité. Dans les réunions de traditionnistes, 'Abdallāh intervient de plus en plus, transmettant notamment les hadiths entendus à Nishāpūr. Bref, tout en continuant d'accroître ses connaissances et d'approfondir sa vie spirituelle, le disciple acquiert progressivement la maturité et l'autorité d'un maître. Il s'applique à conformer toute sa conduite à la sunna du Prophète et aux conseils des soufis, ce qui lui vaut la considération de son entourage¹.

Parmi les traditionnistes qu'il continue de fréquenter, notons trois personnages qui vont mourir bientôt : Sho'ayb Būshanjī et Abū Ṭāhīr Aḥmad Ḍabbī², tous deux disciple d'Abū 'Alī Ḥāmid Raffā', et Abū-l-Faḍl 'Omar ibn Ibrāhīm Harawī, juriste et ascète³.

Nous avons déjà mentionné plusieurs soufis de la citadelle, qu'Anṣārī considérait comme ses maîtres. Parmi ceux qu'il connut, sans toutefois leur conférer ce titre, nous pouvons encore citer Abū-l-Ḥasan Najjār, un charpentier qui avait fait le Pèlerinage et fréquenté Hilāl, le *khādīm*

(1) Jāmī, *Nafahāt*, p. 222.

(2) Sho'ayb b. Moḥammad b. Ibrāhīm Abū Sa'īd Sho'aybī Būshanjī et Aḥmad b. Moḥammad b. al-Ḥasan Abū Ṭāhīr Ḍabbī Harawī mourront tous deux au cours de l'année 419 H./1028. (Dhahabī, *Tārīkh*, ms. phot. du Caire-Dār al-kotob, t. 11/1, année 419).

(3) En hadīth, il était le disciple d'Abū Bakr Ismā'īlī et de Bīshr b. Aḥmad Iṣfarāyīnī, morts tous deux en 370 H./980-981. Lui-même mourra en 425 H./1033-1034. (Ibn al-Imād, *Shadharāt*, t. 3, p. 229).

de Ḥoṣrī¹; Abū Naṣr Qabbānī, qui avait rencontré de nombreux cheikhs au cours de ses voyages²; Abū Maṣṣūr Kāzar, qui avait connu Sarrāj³; Moḥammad Kishwar, pénitent et ascète, demeurant des jours durant en état d'union à Dieu⁴; Abū Sa'īd Mo'allim, vieillard au cœur pur, vêtu d'une *moraqqa'a* blanche⁵; Abū Maṣṣūr Sūkhtah, homme droit et sévère⁶; Abū Ismā'il Naṣrābādī, fils aîné du célèbre cheikh Abū-l-Qāsim⁷; les deux frères Kākā Aḥmad Sonbol et Moḥammad Khūrtshah⁸; enfin le *kkādim* du cheikh 'Amū, Aḥmad Kūfānī, grand voyageur comme son maître, très attaché au jeune 'Abdallāh, dont il avait bien connu le père et qu'il fréquentait quotidiennement⁹. Faute de dates, il nous est difficile de savoir si certains de ces soufis n'étaient pas déjà morts en 418 H./1027. Leurs noms et les quelques données que nous possédons sur eux nous permettent, quoi qu'il en soit, de nous faire une idée du milieu spirituel où se forgea la personnalité d'Anṣārī, et c'est cela qui importe.

Les événements marquants de cette période sont à chercher dans la vie politique de l'empire ghaznévide. Ils vont contribuer à fixer un nouvel aspect du caractère de 'Abdallāh : son attitude à l'égard des

-
- (1) C'est de lui qu'Anṣārī tenait l'étrange parole de Ḥoṣrī : "Le soleil ne se lève qu'avec ma permission." (Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 221).
- (2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 219-220. Dans sa jeunesse, il avait été au service d'Abū Bakr Iskāf (ibid., p. 154). Parmi les soufis qu'il avait connus et dont il rapporta les faits et gestes à Anṣārī, notons Abū 'Amr b. Nojayb (ibid., p. 142), et Abū 'Abdallāh Mānak (ibid., p. 169), disciple de Shibli.
- (3) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 220. Outre Abū Naṣr Sarrāj, l'auteur du célèbre *Kitāb al-loma'fi l-taṣawwuf* (mort en rajab 378 H./octobre-novembre 988), Abū Maṣṣūr Kāzar avait connu de nombreux cheikhs, notamment Aḥmad Najjār Astarābādī (qui avait fréquenté Morta'ish et Shibli; Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 204). Anṣārī note qu'il était supérieur à 'Amū...
- (4) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 221.
- (5) Ibid., p. 220. On appelait *moraqqa'a* le vêtement fait de pièces et de morceaux porté par certains soufis.
- (6) Ibid., p. 218.
- (7) Ibid., p. 220. Peut-être est-ce à Nīshāpūr, où avait vécu Abū-l-Qāsim (mort en 372 H./982-983), qu'Anṣārī rencontra Abū Ismā'il Naṣrābādī. Ce dernier lui parla de son père.
- (8) Ibid., p. 217. Selon Anṣārī, Aḥmad, bien que moins brillant extérieurement, était supérieur à son frère Moḥammad.
- (9) Ibid., p. 220. Notons qu'Aḥmad Kūfānī avait connu, entre autres soufis, Abū-l-Maṣṣūr Ma'amar b. Aḥmad Iṣfahānī (mort en ramadān 428 H./juin-juillet 1037), dont le style présente tant d'affinités avec celui d'Anṣārī (comparer entre son *Nahj al-Khāṣṣ*, ms. Istanbul-Ahmet III 1416/2, et les *Manāzil al-Sā'irīn*). Sur Ma'amar, v. Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 180.

représentants du pouvoir. Pour en saisir la portée, il convient tout d'abord d'évoquer la situation dans laquelle s'étaient déroulées l'enfance et l'adolescence d'Anṣārī, jusqu'à l'époque qui nous occupe.

Depuis la mise en fuite des armées d'Ilek-Khān, le Khorāsān, nous l'avons vu, se trouvait entièrement sous la domination de Maḥmūd ibn Saboktagīn. Ce dernier, par ses campagnes victorieuses dans l'Inde et par sa fidèle orthodoxie, était très admiré dans les milieux de Hérat où grandit Anṣārī. Nous avons signalé notamment sa déférence à l'égard du cadī Abū Maṣṣūr Azdī, l'un des premiers maîtres du jeune 'Abdallāh. Maḥmūd avait confié le gouvernement de Hérat à l'un de ses généraux les plus valeureux, Altūntāsh, le futur Khwārizmshāh¹. En 401 H./1011, ce dernier avait collaboré à la pacification du Ghūr et, en exécution des ordres du sultan, il avait distribué l'argent du trésor à la population éprouvée par la famine et la maladie². Les gens de Hérat ne pouvaient donc que se féliciter de la situation politique qui était la leur, où se trouvaient assurés la paix, les conquêtes de l'Islam et le triomphe de l'orthodoxie.

La campagne de Maḥmūd contre Alptegīn et la prise du Khwārizm allaient malheureusement faire perdre à Hérat son gouverneur, Altūntāsh étant chargé par le sultan de régir cette nouvelle province de son empire³. Son successeur ne serait autre que Mas'ūd, l'héritier présomptif du pouvoir. En 408 H./1017-1018, son père ordonna à ce dernier de rejoindre son poste, et Anṣārī, alors âgé de douze ans, fut le témoin de la réception solennelle que lui fit la population⁴. Par certains aspects de son caractère, le nouveau gouverneur dut plaire à ceux qui assuraient la formation de l'adolescent : à vingt ans, c'était un jeune homme vigoureux et courageux, rompu aux exercices physiques et passionné de la chasse⁵. Ses succès militaires dans la région du Ghūr, trois ans plus tard, feront présager en lui un digne successeur de son père dans la conduite de la guerre sainte⁶. C'était aussi un bâtisseur, et l'on vit bientôt les jardins de 'Adnān, déjà célèbres, d'embellir encore et d'orner de nouveaux palais⁷. Ce qui dut déplaire à l'entourage d'Anṣārī,

(1) Ibn al-Athīr, *Kāmil*, t. 7, p. 253.

(2) Ibid., p. 255.

(3) Ibid., p. 282.

(4) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 233.

(5) Ibid., p. 131 sq.

(6) Ibid., p. 119 sq.

(7) Ibid., p. 47 et 126.

c'est le goût de Mas'ūd pour des divertissements moins innocents qui faisaient jaser, malgré la discrétion dont il s'efforçait de les entourer. Maḥmūd lui-même s'en inquiétait, et il n'hésita pas à exiler son fils pour quelque temps dans l'Inde¹. Les gens de Hérat eurent aussi à souffrir de l'entourage du prince, en particulier du Khwāja Abū Sahl Zūzanī, l'un des plus hauts dignitaires de sa cour, tyrannique et brutal à leur égard². Tout ceci ne laissait pas d'être inquiétant.

En 420 H./1030, parvint à Hérat une bonne nouvelle qui dut réjouir le cœur d'Anṣārī. Il s'agit de la prise de Rayy; Maḥmūd avait eu en effet à cœur de purifier la ville de tous les "hérétiques" dont elle était le repaire. Nombre de batinites y avaient été crucifiés, tandis qu'on exilait les mo'tazilites en Khorāsān et qu'on brûlait les livres de philosophie et d'astrologie³. Cette tâche accomplie, le sultan avait laissé sur place son fils pour consolider ses conquêtes. On apprend bientôt, d'ailleurs, que celui-ci les avait encore étendues en s'emparant d'Ispahan aux dépens des bouyides⁴.

Tout allait donc pour le mieux quand on apprit la nouvelle de la mort de Maḥmūd, survenue à Ghazna le jeudi 23 rabī' II 421 H./30 avril 1030⁵. Avant de quitter Balkh pour mourir dans sa capitale, le sultan avait désigné pour successeur son second fils, Moḥammad, qui se trouvait alors en Jūzjān. Les principaux personnages de la cour invitèrent donc ce dernier à venir prendre possession du trône, ce qu'il fit sans tarder. Lorsque Mas'ūd apprit qu'il était ainsi frustré, il décida de mettre fin provisoirement à ses campagnes pour se mettre en route vers le Khorāsān, résolu à faire valoir ses droits⁶. Reçu triomphalement à

-
- (1) Il faisait venir en secret des musiciens des deux sexes et tenait des réunions où l'on buvait du vin (Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 126). Dans le palais situé au jardin de Adnān, il avait fait construire un pavillon réservé au repos de la sieste, dont les murs étaient entièrement ornés de peintures licentieuses. Maḥmūd, informé par des espions, avait envoyé un cavalier de Ghazna avec tous pouvoirs pour inspecter le palais et contrôler le fait. Mais Mas'ūd, averti à temps, avait tout effacé et l'enquêteur conclut à la calomnie (ibid., p. 126-130). Sur les "calomnies" répétées et l'exil à Mūltān, v. Bayhaqī, ibid., p. 234.
- (2) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 24.
- (3) Nous connaissons le détail de cette "épuration" grâce à Ibn Jawzī (*Mor tazam*, t. 8, 38-40) qui nous a transmis textuellement la lettre de Maḥmūd en informant le calife.
- (4) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 235; Ibn al-Athīr, *Kāmil*, t. 7, p. 345.
- (5) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 12. Sur Maḥmūd, v. les notices des historiens, notamment Ibn Jawzī *Mor tazam*, t. 8, p. 52-54; Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 4, p. 13-19; Ibn al-Athīr, *Kānil*, t. 7, p. 347-348, etc.
- (6) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 11-16.

Rayy et à Nishāpūr, il arrivait à Hérat à la fin de ramaḍān et y fêtaît somptueusement la rupture du jeûne¹. Sentant le vent tourner, les grands de l'empire avaient entre-temps fait emprisonner Moḥammad et lui envoyaient la nouvelle, protestant de leur dévouement. Mas'ūd s'en réjouit fort. Avant de faire son entrée à Ghazna, il voulut néanmoins assurer au maximum sa position. Il ordonna donc à l'armée de le rejoindre à Hérat, accompagnée du grand chambellan 'Alī Qarīb et d'autres dignitaires, dont son propre oncle l'émir Yūsof². Après les avoir reçus avec honneur, il les fit arrêter pour les punir de leur hésitation première³. Quant à son frère, il le fit transférer dans un château fort où on lui creva les yeux⁴. Ainsi débarrassé des éléments douteux, Mas'ūd décida d'aller passer l'hiver à Balkh, ce qui lui permettrait d'assurer sa domination sur l'ensemble du Khorāsān⁵. Il quitta donc Hérat le 15 dhū-l-qa'da 421 H./14 décembre 1030⁶; on ne devait l'y revoir que deux ans plus tard.

Quelle répercussion ces faits eurent-ils sur la formation d'Anṣārī ? Vivant à Hérat, il avait été bien placé pour juger des mœurs de la cour : luxe souvent licencieux, intrigues, cruauté, servilité, autant de comportements qui devaient choquer profondément ses sentiments religieux et la droiture de son caractère. Désirant à tout prix conserver son indépendance et son franc parler, sans compromission aucune, il en conclut à la nécessité de se tenir toujours sur la réserve dans ses rapports avec les maîtres de l'heure. Son indifférence à l'égard des puissants contrastera étrangement avec les prévenances dont il entourera les traditionnistes⁷. Il n'acceptera jamais rien de leur part et ne leur fera jamais la cour, qu'il s'agisse des ghaznévides ou des seldjoukides, des sultans, de leurs ministres ou de leurs émirs⁸. Cette attitude, assez peu fréquente, semble avoir beaucoup frappé ses biographes.

La fin de l'année 422 H./1031 fut marquée par deux décès qui affectèrent profondément, bien qu'à des titres divers, la vie d'Anṣārī.

(1) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 17-48.

(2) Ibid., p. 1-10.

(3) De telles mesures étaient inspirées par Abū Sahl Zūzanī, décidé à supprimer tous les anciens compagnons de Maḥmūd, capables de lui porter ombrage.

(4) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 70-77.

(5) Ibid., p. 77 sq.

(6) Ibid., p. 83.

(7) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 76; Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 263 b.

(8) Ibid. t. 1, p. 79 et 81.

Le premier fut celui de Yaḥyā ibn ‘Ammār, mort à Hérat, en dhū-l-qa‘da/octobre-novembre, à l’âge de quatre-vingt-dix ans¹. Avec lui, ‘Abdallāh perdait le dernier maître de son enfance, auquel il devait beaucoup. A vingt-six ans, il lui fallait maintenant prendre ses responsabilités et se préparer à assumer cette succession que Yaḥyā avait autrefois prédite.

Le second deuil intéressait l’islam tout entier; nous voulons parler de la mort du calife al-Qādir bi-llāh, mort à Baghdad dans la nuit du lundi 11 dhū-l-ḥijja 422H./28 novembre 1031, à plus de quatre-vingt-six ans. Divers liens attachaient l’entourage d’Anṣārī au vieux chef spirituel. C’est auprès d’un maître originaire de Hérat, Abū Bishr Aḥmad Harawī, qu’il avait appris dans sa jeunesse le droit chaféite, ce dont les habitants de la ville ne pouvaient que s’enorgueillir. Mais c’est surtout sa réputation de piété et l’ardeur avec laquelle il avait toujours défendu l’orthodoxie qui devaient lui attirer l’admiration du jeune homme et de son milieu spirituel. Sa vie durant, il avait lutté contre les batinites et les mo‘tazilites, n’hésitant pas à composer lui-même un exposé détaillé de la foi orthodoxe et à le faire lire au dīwān comme à la mosquée².

Mas‘ūd reçut solennellement le messenger chargé de lui faire part de la mort d’al-Qādir et de l’accession au califat de son successeur, al-Qā‘im. Couvert de présents et muni de lettres recommandant aux gouverneurs de l’accueillir dignement à son passage, celui-ci quitta Balkh le jeudi 22 moḥarram 423H./9 janvier 1032³. Hérat était sur son itinéraire; on dut donc y connaître tous les détails des événements. Quelque temps après, la ville put se réjouir d’une bonne nouvelle : Abū Sahl Zūzanī venait d’être arrêté et emprisonné ainsi que tous ses partisans, ses intrigues contre Altūntāsh ayant été découvertes, montrant le personnage sous son vrai jour⁴. Les habitants de Hérat n’avaient pas oublié la manière dont les traitait cet homme lorsqu’il était tout-puissant auprès du jeune Mas‘ūd. Son arrestation dut apparaître aux yeux d’Anṣārī comme un juste châtement de Dieu; elle dut aussi achever de le convaincre de la fragilité des puissants, aujourd’hui en faveur et demain en disgrâce. Il valait décidément mieux se tenir à leur écart.

(1) Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 105.

(2) Sobkī, *Ṭabaqāt*, t. 3, p. 2. Sur Abū Bishr Harawī, né à Hérat en 328 H./939-940 et mort à Baghdad le mardi 17 rabī‘ II 385 H./30 mai 995, v al-Khaṭīb al-Baghdādī, *Tārīkh Baghdād*, éd. 1349 H./1931, t. 5, p. 88-89. On trouvera dans Ibn Jawzī, *Montazam*, t. 8, p. 109-111, le texte d’*al-ʿItiqād al-Qādirī*.

(3) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 315-324.

(4) *Ibid.*, p. 333 sq. Hérat fait partie des villes à qui l’on écrit de la cour pour annoncer la nouvelle (p. 344).

LA PREMIERE TENTATIVE DE PELERINAGE
ET LE SEJOUR A BAGHDAD (423-424 H./1032-1033)

En remettant au messenger du nouveau calife son acte d'allégeance, Mas'ūd lui avait clairement fait connaître ce qu'il attendait en retour. Outre la reconnaissance officielle de son autorité sur les provinces à lui soumises et l'autorisation d'étendre ses conquêtes, le sultan exigeait que les bouyides prennent leurs dispositions pour ouvrir à nouveau la voie du pèlerinage aux lieux saints, rendue impraticable par l'insécurité régnante. Il venait en effet de permettre à ses sujets de se préparer au voyage de La Mecque pour cette année, à condition de l'entreprendre sous la direction de l'un de ses généraux. L'affaire était à ses yeux de la plus haute importance, Dieu devant lui demander compte de sa puissance et des armées innombrables mises à sa disposition¹. L'avertissement était clair et sentait presque la menace. La réponse de Bagdad ne se fit pas attendre : toutes les dispositions étaient prises et les caravanes du Khorāsān et de Transoxiane n'avaient plus qu'à se mettre en route. Le sultan ordonna aussitôt de hâter les préparatifs et désigna le khwāja 'Alī Mikā'il aux fonctions d'*amīr al-ḥajj*. Celui-ci choisit pour messenger le juriste Ḥasan Barmakī et l'envoya immédiatement à Bagdad, muni de lettres à l'adresse de toutes les autorités².

Parmi les gens pieux qui, à Hérat, accueillirent avec empressement la nouvelle, se trouvait un vieillard de près âgé de quatre-vingts ans, l'imam Abū-l-Faḍl ibn Abī Sa'd. Juriste, traditionniste et prédicateur, célèbre pour sa vie d'ascèse, il était l'oncle maternel du Cheikh al-Islam Ismā'il Šābūnī de Nishāpūr³. Désirant profiter de l'occasion qui lui était offerte de visiter les lieux saints avant de mourir, il décida de se joindre à la caravane déjà nombreuse. Etant donné son grand âge, il était bon pour lui de prendre un compagnon. Anṣārī, que plus rien

(1) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 321.

(2) Ibid., p. 378.

(3) Dhahabī, *Siyar*, t. 11/1, fol. 97 b - 98 a. L'imam Abū-l-Faḍl avait eu pour maîtres en hadith : à Merv, 'Abdallāh b. 'Omar b. 'Alik Jawharī (mort en 360 H./970-971); à Bagdad, al-Ḥosayn b. Moḥammad 'Askarī (mort en 375 H./985-986); à Kūfa, 'Alī b. 'Abd al-Raḥmān Bakkā'i (mort en 376 H./986-987); à Jorjān, Abū Bakr Ismā'īlī (mort en 370 H./980-981); à Isfarāyīn, Bishr b. Aḥmad Dihqān (mort la même année); à Nishāpūr, Abū 'Amr b. Ḥamdān (mort en 376 H./986-987), etc.

ne retenait, après la mort de Yaḥyā ibn ‘Ammār, s’offrit volontiers pour assumer ce rôle, et les deux hommes se mirent en route¹.

Une dizaine de jours plus tard, ils arrivaient à Nishāpūr où ‘Abdallāh fut heureux de retrouver les lieux où, six ans auparavant, il avait tant peiné à la recherche du hadith. Le temps limité dont on disposait ne permettait guère de s’attarder. Il suffit cependant à Ismā’il Ṣābūnī pour réunir une assemblée de traditionnistes en l’honneur de son vieil oncle. Anṣārī y accompagna naturellement ce dernier et eut l’occasion d’intervenir pour relever la solution de continuité survenue dans la dictée d’une chaîne de transmission. Ṣābūnī acquiesça au bien-fondé de sa remarque et l’en félicita publiquement².

Le pèlerinage du Khorāsān reprit sa marche vers Rayy et Baghdad, où il arriva vers la mi-dhū-l-qa‘da 423 H./fin octobre 1032. Ce fut d’abord pour y assister à une cérémonie solennelle: le transfert de la dépouille du calife al-Qādir, que l’on transporta du palais au mausolée de Raṣāfa. On en avait spécialement différé la date, afin de permettre aux Khorāsāniens d’y participer.

C’est ici que les choses commencèrent à se gâter. Le bruit se mit à courir parmi les pèlerins que l’eau manquait sur le chemin de La Mecque et que le ravitaillement y atteignait des prix exorbitants. Ils tardèrent donc à se mettre en route. Se souvenant sans doute de l’avertissement de Mas‘ūd et désirant les tranquilliser, le calife fit rendre à ‘Alī ibn Mikā’il les deux mille dinars qu’il avait généreusement donnés pour être dépensés sur la route des lieux saints, ordonnant qu’on les prélevât sur son propre trésor. Il fit en outre remettre une robe d’honneur à ‘Alī ibn al-Aqsāsī, désigné pour remplacer Mortaḏā à la tête du pèlerinage. C’était le signe qu’on allait partir.

Malheureusement, de mauvaises nouvelles arrivèrent alors de Baṣra : à trois journées de marche de la ville, ses pèlerins avaient été pillés par les bédouins et ils étaient en train de mourir de faim. On s’empressa de leur envoyer chameaux et provisions pour les secourir et l’on annula le départ des caravanes de Baghdad, plutôt que de les exposer à subir un sort semblable³.

Les gens du Khorāsān n’avaient donc plus qu’à prendre le chemin du retour. A vrai dire, ils devaient avoir une certaine hâte de retrouver

(1) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 77.

(2) Ibid.

(3) Ibn Jawzī, *Montazam*, t. 8, p. 78-79.

les leurs. L'été et l'automne avaient en effet été marqués par une terrible épidémie de petite vérole, qui avait ravagé tout l'Orient, de l'Inde à l'Iraq. Dans la seule ville d'Ispahan, on avait compté jusqu'à quarante mille morts, et le calife lui-même avait été atteint¹. Le mal sévissait encore lorsque les pèlerins s'étaient mis en route et ils devaient se demander avec une certaine anxiété dans quelle mesure leurs foyers avaient été épargnés par la maladie.

Si bref que dût être le séjour à Baghdad, Anṣārī en profita au maximum pour perfectionner sa connaissance du hadith. Parmi les maîtres qu'il fréquenta à cet effet, ses biographes n'ont retenu qu'un seul nom : celui d'Abū Moḥammad Khallāl, âgé alors de soixante-et-onze ans².

Le retour eut lieu sans encombre. L'épidémie avait cessé avec les premiers froids. A Nīshāpūr, la caravane trouva le sultan, venu avec sa cour à la rencontre de l'envoyé du calife qui devait apporter incessamment les documents consacrant son autorité. Ce dernier arriva effectivement en ṣafar 424 H./janvier 1032³. Anṣārī assista peut-être à sa réception solennelle. Mais il lui importait davantage de retrouver ses amis et de parfaire ses connaissances. C'est à cette époque que nous placerions volontiers son séjour à Biṣṭām et à Ṭūs, où il rencontra des traditionnistes dont ses biographes n'ont pas retenu les noms⁴.

Le printemps était venu lorsqu'Anṣārī arriva à Hérat. Avant son départ pour le Pèlerinage, le cheikh 'Amū lui avait promis de l'emmener après l'hiver, pour visiter trois cheikhs qu'il désirait depuis longtemps rencontrer : Abū-l-'Abbās Qaṣṣāb, Aḥmad Naṣr et Abū 'Alī Siyāh⁵. Le voyant tarder, et ayant sans doute appris de l'imam Abū-l-Faḍl qu'il s'était arrêté en route, 'Amū ne l'avait pas attendu et était parti

(1) Ibn Jawzī, *Montazam*, t. 8, p. 78-79, et Ibn al-Athīr, *Kāmil*, t. 8, p. 3.

(2) Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 263 b. Abū Moḥammad al-Ḥasan b. Moḥammad Khallāl, né en 352 H./963, avait eu pour maîtres en hadith : Abū Bakr Qaṭīfī (mort en 368 H./979), Abū Sa'īd Ḥoraqī, Ibn Lo'lo' Warrāq (mort en 377 H./987), Abū Bakr Warrāq (mort en 378 H./988-989), Abū 'Abdallāh al-Ḥosayn b. 'Askarī, Abū Ḥafṣ b. Zayyāt et Abū Bakr Abharī (morts tous trois en 375 H./985-986), Moḥammad b. Ḥayawayh (mort en 373 H./983-984), Moḥammad b. al-Mozaffar (mort en 380 H./991), Abū Bakr b. Shādhān (mort en 383 H./993), Abū-l-Faḥḥ Qawwās (mort en 385 H./995), etc. (al-Khaṭīb al-Baghdādī, *Tārīkh Baghdād*, t. 7, p. 425; Dhahabī, *Tadhkirat al-Hoffāz*, t. 3, p. 289-290).

(3) Bayhaqī, *Tārīkh*, p. 391 sq.

(4) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 65.

(5) Jāmī, *Nafahāt*, p. 183-184.

tout seul¹. Sans doute un peu déçu, ‘Abdallāh décida, après avoir pris quelque repos, de tenter à nouveau de se rendre à La Mecque. Peut-être cette fois serait-il plus heureux².

LA SECONDE TENTATIVE DE PELERINAGE ET LA RENCONTRE DE KHIRQĀNI (424 H./1033)

La caravane commença par prendre la route de Nishāpūr, qu’Anṣārī connaissait bien. Dans cette ville, il s’arrêta à la *khānqāh* d’Ibn Bākawayh où il comptait des amis³. C’est sans doute là qu’il rencontra pour la première fois un soufi célèbre, Abū Sa‘īd ibn Abī-l-Khayr⁴. Nous

-
- (1) Le fait qu’Anṣārī n’ait pu réaliser son désir (ibid.) et la rencontre du cheikh ‘Amū revenant de visiter Abū ‘Alī Siyāh (mort en sha‘bān 424 H./juillet 1033) alors que lui-même venait de chez Khirqānī (ibid., p. 221) nous invitent à concevoir ainsi la succession des événements.
- (2) Le pèlerinage manqué, au retour duquel Anṣārī rendit visite à Khirqānī, ne peut guère se situer qu’en 424 H./1033. Le placer avant celui de 423 H. obligerait à concevoir deux visites à Khirqānī, l’une au moment de ce pèlerinage et l’autre en 424 H. (Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 78); d’autre part, ceci contredirait Kotobī qui voit dans le pèlerinage de 423 H. le second voyage entrepris par Anṣārī (ibid., p. 77), le premier étant celui de 417 H. à Nishāpūr. Il ne semble pas non plus qu’on puisse faire coïncider la visite à Khirqānī avec le pèlerinage de 423 H.; elle eut lieu en effet au retour d’un essai de pèlerinage où la caravane ne put dépasser Rayy (Jāmi, *Nafahāt*, p. 215), or nous savons que les pèlerins du Khorāsān parvinrent jusqu’à Bagdad en 423 H. Il faudrait en outre admettre un voyage à Bagdad entre 423 H. et 439 H. (date de la mort de Khallāl), dont nous n’avons nulle trace. Enfin, la seconde tentative de pèlerinage ne peut être reportée au-delà de 424 H., en raison de la mort de Khirqānī survenue au début de 425 H. Par contre, la chronologie que nous proposons permet de rendre compte de tous les faits indiqués par les sources.
- (3) Jāmi, *Nafahāt*, p. 216-217. Le texte suggère deux visites à la *khānqāh*, l’une à l’aller et l’autre au retour de Rayy. Abū ‘Abdallāh Ibn Bākū ou Bākawayh, connu encore sous le nom de Bābā Kūhī, était né à Shīrāz où il avait été par la suite le disciple d’Ibn Khafif. Venu à Nishāpūr, il y avait fréquenté Qoshayrī et Abū Sa‘īd ibn Abī-l-Khayr. Il avait aussi connu Abū-l-‘Abbās Nahāwandī. Plus tard, il retournera dans sa ville natale, où il vivra dans une caverne proche, visité par tous les soufis. C’est là qu’il mourra en 442 H./1050-1051 (ibid., p. 205). Il était encore à Nishāpūr en 426 H./1034-1035, lorsqu’il écrivit son *Bidāyat ḥāl al-Ḥallāj wa-nihāyatoḥ* (L. Massignon, *Passion*, t. 2, p. 14*).
- (4) Il le rencontra deux fois (Jāmi, *Nafahāt*, p. 221). Né à Mayhana en 357 H./967, son premier maître en soufisme fut Bishr Yāsīn (mort en 380 H./990). Il alla poursuivre ses études à Merv, auprès d’Abū ‘Abdallāh Ḥoṣrī et d’Abū Bakr Qaffāl, où il

sommes même tentés de penser que ce fut ce dernier qui lui parla de Khirqānī, avec lequel il avait eu récemment des entretiens mémorables¹.

Les pèlerins poursuivirent sans encombre leur voyage jusqu'à Rayy. Ils ne purent aller plus loin, sans doute à cause des troubles causés dans cette ville et ses environs par les turcomans, contre lesquels le sultan venait de prendre des mesures de rigueur sans tenir compte de leur nombre et de leur force militaire². La caravane revint donc sur ses pas. Anṣārī était néanmoins décidé à profiter de ce voyage. A Damghān, il s'arrêta avec un compagnon pour visiter le cheikh Moḥammad Qaṣṣāb Amolī. Disciple d'Abū-l-'Abbās Qaṣṣāb et d'Ibrāhīm Dahī.tānī, ce dernier lui dit son aversion pour le *kalām*. Maître spirituel de valeur, il lui témoigna beaucoup d'égards, sans cependant pénétrer, comme le fera Khirqānī, dans l'intime de son âme. Le compagnon d'Anṣārī désirant faire l'emplette d'un turban de mousseline pour son père, Moḥammad Qaṣṣāb les accompagna tous deux au bazar, en avouant n'y être jamais allé depuis trente ans qu'il habitait la ville. Au cours de la conversation, il fit aux voyageurs cette remarque : "Les gens de Hérat n'ont d'attention que pour les attributs divins de miséricorde, d'indulgence et de générosité. Ils ne voient pas au-delà. Les soufis au contraire s'adressent à Dieu en son essence, ayant égard au Bienfaiteur et non à ce qu'Il donne. Tout ce qui n'est pas Lui est voile qui le dérobe."³

Mais le fait capital de ce voyage devait être une autre rencontre. Laissons à Anṣārī lui-même le soin de nous la raconter : "J'avais décidé d'accomplir le pèlerinage de l'islam. J'allai jusqu'à Rayy, mais, cette année-là, la caravane ne put aller plus loin. Au retour, je parvins à rencontrer Khirqānī. Dès qu'il me vit, il s'écria (en déformant les mots dans son dialecte) : 'Entre, ô mon Bien-Aimé ! C'est de la Mer que tu es venu !' Dieu seul sait le sens de ces paroles, qui lui vinrent du monde

demeura dix ans, puis à Sarakhs, auprès d'Abū 'Alī Zāhir (mort en 389 H./399). C'est là qu'il rencontra Abū-l-Faḍl Ḥasan, dont il fit son directeur spirituel. Après un séjour à Mayhana, il alla visiter Abū-l-'Abbās Qaṣṣāb, puis retourna chez lui. Enfin, il se rendit à Nīshāpūr où il demeura assez longtemps, avant de regagner Mayhana où il mourut le 4 sha'c'bān 440 H./12 janvier 1049. (v. l'excellente monographie que lui a consacré Nicholson dans ses *Studies in Islamic Mysticism*, Cambridge 1921, p. 1-76).

- (1) v. Nicholson, *Studies...*, p. 42-44. Les entretiens d'Abū Sa'īd et de Khirqānī nous sont narrés par 'Aṭṭār, *Tadhkira*, t. 2, p. 205 sq.
- (2) Bayhaqī, *Tārikh*, p. 421 sq.
- (3) Jāmī, *Nafahāt*, p. 216 et 190.

invisible. Pour moi, c'est entièrement de ses charismes spirituels que relève le fait de m'avoir dit 'c'est de la Mer que tu es venu'; c'est au contraire de sa science que relève cette autre parole qu'il proféra alors : 'celui qui mange et qui dort, c'est bien autre chose !' A l'entendre parler ainsi, je fus moi-même Khirqānī ! Les égards qu'il eut pour moi, il ne les avait eus pour personne. Entre autres choses, il me déclara : 'Ne discute pas avec moi ! Tu es un savant et moi un ignorant !' ... Je lui dis : 'O cheikh ! J'ai des questions à te poser.' Il me répondit : 'Interroge-moi, ô mon Bien-Aimé !' Je lui posai alors cinq questions, trois avec la langue et deux avec le cœur. Il répondit à toutes; puis, prenant mes deux mains entre ses cuisses, sans même avoir conscience de ce geste, il poussa un cri, les larmes se mirent à ruisseler de ses deux yeux, et il me parla."¹

Nous ne savons pas grand chose de la conversation qui s'engagea entre les deux hommes. Elle porta sur "la Réalité", c'est-à-dire sur l'action de Dieu dans la vie mystique. En ce domaine, le vieux soufi exerça sur Anṣārī une influence décisive. Il déclarera plus tard : "Si je n'avais pas rencontré Khirqānī, je n'aurais jamais connu la Réalité. Il mêlait continuellement ceci et Cela, à savoir l'âme et la Réalité."²

Cette brève indication concernant la doctrine spirituelle du maître, qui semble avoir comblé toutes les aspirations de son visiteur, fait désirer quelques précisions. Le *Mémorial des Saints* de Farīd al-Dīn 'Aṭṭār nous permet dans une certaine mesure de les apporter³.

Abū-I-Ḥasan Khirqānī⁴ était un vieillard lorsqu'Anṣārī le rencontra. Il devait mourir peu après, le 10 moḥarram 425 H./5 décembre 1033, à l'âge d'environ quatre-vingts ans⁵. Il se donnait comme le disciple et l'héritier spirituel d'Abū Yazīd Bisṭāmī⁶, qui avait vécu un siècle plus tôt et était enterré à quelques kilomètres de Khirqān. Bien des traits rapprochaient en effet les deux hommes : tous deux paysans

(1) Jāmī, *Nafahāt*, p. 215-216.

(2) Ibid., p. 215.

(3) *Tadhkirat al-Awliyā'*, t. 2, p. 201-255.

(4) Il y a hésitation sur la manière de vocaliser ce nom. Le Strange, suivant Mostawfī, appelle le village Khorqān (*The Lands...*, p. 366, note 2), alors que Nicholson préfère Kharaqān, d'après Sam'ānī et Yāqūt (*Studies...*, p. 26, note 1). Par simple commodité, nous adoptons ici la prononciation Khirqān, seule usitée actuellement en Iran et en Afghanistan.

(5) Jāmī, *Nafahāt*, p. 191. Sur son âge, v. 'Aṭṭār, *Tadhkira*, t. 2, p. 219, ligne 3.

(6) L'une des figures les plus tragiques du soufisme en ses débuts, mort le 15 sha'bān 260 H./25 mai 874. Voir l'étude qu'en a fait L. Massignon dans son *Essai...* éd. Paris-Vrin 1954, p. 273-286.

illettrés, ils n'avaient reçu leur formation d'aucun maître, faisant douloureusement et solitairement leur propre expérience des voies de Dieu. L'un et l'autre demeurent sur place, et c'est là que leur réputation de sainteté, voire les prodiges qu'il accomplissent, attirent de nombreux visiteurs. Leurs deux vies sont également marquées par une grande fidélité aux observances imposées par l'islam, qui va de pair avec une soif insatiable de voir Dieu s'affirmer en eux dans son absolue unicité, aux dépens de leur moi créé. On trouvera aussi chez Khirqānī des affirmations de sa propre grandeur, de son pouvoir d'intercession pour le salut des siens et d'expériences spirituelles insignes décrites sous forme de voyage; elles n'auront jamais cependant la démesure presque blasphématoire de celles de Biṣṭāmī, ni ne comporteront le dépit amer de ce dernier. Ceci vient de ce que Khirqānī estime avoir réalisé en fait ce que Biṣṭāmī n'avait pu que concevoir¹, arrêté en cours de route par sa certitude d'arriver au but par ses propres forces, en se livrant à une autodestruction spirituelle systématique. Il affirme certes la nécessité pour le moi de s'anéantir, mais il a le sens du don de Dieu dont cet anéantissement n'est que la condition. Il sait que la dualité demeurera, mais que quelque chose de Dieu viendra en lui, réalisant ainsi l'union tant désirée. Et c'est là sans doute le "mélange du moi et de la Réalité" qui frappa Anṣārī lorsqu'il entendit ses discours.

Khirqānī n'est pas un penseur, ni à plus forte raison un théoricien de la vie spirituelle. De ses sentences, le sens d'une expérience vécue se dégage cependant, dont les éléments se retrouveront, élaborés et coordonnés, dans l'œuvre d'Anṣārī. Nous nous contenterons de signaler quelques points significatifs, où l'influence du maître sur le disciple semble s'être fait sentir de façon particulière : conception de l'anéantissement et de l'union, soit de Dieu qui finalise seul le désir à l'exclusion de tout le reste, désintéressement du ciel et de l'enfer, rôle primordial de l'amour, vanité de la "recherche" de Dieu pour Le trouver, accord entre Loi religieuse et Réalité spirituelle intérieure, doute sur la valeur absolue des observances et en particulier du pèlerinage à La Mecque, sens de la misère humaine et place de la souffrance dans la vie spirituelle, etc².

(1) Ḥaṭṭār, *Tadhkira*, t. 2, p. 223.

(2) On trouvera un certain nombre de sentences de Khirqānī traduites en anglais dans R.A. Nicholson, *The Mystics of Islam*, Londres 1914, p. 87, 133-138 et 145. Nous ne croyons pas cependant qu'il faille y voir "l'image parfaite du panthéiste oriental" (p. 133). Malgré certains de leurs dires, susceptibles d'une interprétation panthéiste, ni Biṣṭāmī, ni Khirqānī, ni Anṣārī ne méritent ce qualificatif. Leur expérience est d'un tout autre ordre.

A ceci nous ajouterons la façon même de s'exprimer : invocations commençant par *Ilāhī*, phrases rythmées scandées par des assonances, images, notamment celle de la mer où l'homme se laisse engloutir. Enfin, il semble que le portrait de Biṣṭāmī, que nous fait Anṣārī dans ses *Ṭabaqāt*, se soit ressenti de la rencontre avec Khirqānī; c'est un Bayézid quelque peu apprivoisé, auquel on aurait prêté bien des paroles extravagantes qu'il n'aurait jamais prononcées¹. La réalité semble plus rude.

Ce qui bouleversa Anṣārī dans sa visite à Khirqānī, c'est la façon dont ce dernier sut lire dans son cœur et répondre à ses questions sans même qu'il les formulât. Seul, Ṭāqī Sijistānī avait ainsi usé de clairvoyance à son égard, et nous avons vu quel attachement le jeune 'Abdallāh lui avait voué. Cependant, Anṣārī estimera plus tard que la rencontre d'un tel homme ne pouvait vraiment profiter qu'à des gens déjà avancés dans les voies spirituelles. Aux novices, il eût plutôt conseillé de s'adresser au cheikh Moḥammad Qaṣṣāb, rencontré à Damghān².

Lorsqu'il eut quitté Khirqānī, Anṣārī ne rentra pas directement à Hérat. Lors de son dernier séjour à Rayy, les circonstances ne lui avaient pas permis de rencontrer Abū Ḥātim ibn Khāmūsh, l'homme que le sultan Maḥmūd avait chargé d'examiner l'orthodoxie de tout étranger pénétrant désormais dans la ville. L'idée lui vint de réparer ce contretemps et il revint donc sur ses pas. Quand il fut près d'arriver à Rayy, un compagnon de voyage s'enquit de l'école à laquelle il appartenait. "Je suis hanbalite", répondit-il. L'autre reprit : "Voilà une école dont je n'ai jamais entendu parler; c'est certainement une innovation hérétique !" Et, le saisissant par son vêtement, il ajouta : "Je ne te lâcherai pas avant de t'avoir conduit devant le cheikh Abū Ḥātim !" — "Parfait" — "répondit Anṣārī;" ! c'est justement pour aller le visiter que je me donnais tout ce mal !" Ibn Khāmūsh tenait une grande assemblée quand ils arrivèrent. L'homme se présenta et dit ce qui l'amenait. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il s'entendit déclarer : "Laisse-le ! Qui n'est pas hanbalite, n'est pas musulman !" Il s'agissait évidemment de la doctrine, non du rite juridique. Ces paroles ne purent que plaire à Anṣārī : Ibn Khāmūsh était bien tel qu'on le lui avait décrit. Il le fréquenta quelques jours, puis reprit le chemin de Hérat³.

(1) Anṣārī, *Ṭabaqāt*, ms. Nafiz Pasha 426, fol. 38 b.

(2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 190.

(3) Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 66-67; Dhahabī, *Siyar*, t. 11/2, fol. 264 a. Selon ce dernier, qui l'apprécie assez peu, le vrai nom d'Ibn Khāmūsh serait Abū Ḥātim Aḥmad b. al-Ḥasan b. Moḥammad Bazzāz Rāzī. C'est ainsi qu'il serait cité dans le *Dhamm al-Kalām* d'Anṣārī.

Nishāpūr était sur son passage. Comme à l'aller, il s'arrêta chez son ami le cheikh Ibn Bākawayh. Dès que celui-ci l'aperçut, il appela Abū-l-Faraj qui accourut hors de la *khānqāh*. "Que t'ai-je dit", lui demanda-t-il, "lorsque le savant fut sorti de cette *khānqāh* ?" — "Vous avez dit : 'il part en voyage, mais il n'est pas fait pour voyager. Ce qu'il lui faut, c'est qu'un cercle de disciples prenne place autour de lui et qu'il leur parle de Lui.'" A ces paroles, Anṣārī s'exclama : "Plût à Dieu que tu n'aies pas dit cela à ce moment-là et que fatigue et voyage m'aient servi à quelque chose ! Mais il me fallait visiter Khirqānī; c'est pour lui que je m'étais mis en route."¹

Anṣārī retourna voir Abū Sa'īd ibn Abī-l-Khayr, sans doute pour lui parler de sa rencontre avec Khirqānī. Le cheikh se leva pour le recevoir et lui témoigna beaucoup d'égards. La conversation tourna cependant à l'aigre, Anṣārī ne mâchant pas ses mots pour lui reprocher sa position concernant certains points de doctrine et la voie de quelques soufis contemporains. Abū Sa'īd ne se fâcha pas. Sans doute pour l'apaiser, il lui mit de sa propre main un navet tout chaud dans la bouche; puis, enlevant son propre turban, il le lui donna ainsi qu'un tapis d'Egypte qu'il possédait. Ainsi tout se termina bien, et les deux hommes se quittèrent bons amis².

Anṣārī parvint à Hérat vers la fin de l'année 424 H./novembre 1033. Il y retrouva le cheikh 'Amū, qu'il n'avait pas vu depuis plus d'un an. Ce dernier lui parla longuement d'Abū 'Alī Siyāh, qu'il avait vu au printemps et qui était mort depuis. En échange, Anṣārī lui raconta sa visite à Khirqānī dont on ne devait pas tarder à apprendre la mort³.

Que faire maintenant ? Ce n'était plus le temps de songer aux voyages. Par deux fois, 'Abdallāh s'était efforcé d'accomplir le Pèlerinage et Dieu avait voulu que ce fût sans succès. Par contre, la Providence lui avait fait rencontrer Khirqānī qui lui avait plus appris que n'importe quel séjour à La Mecque. Le vieux maître avait raison : Dieu était aussi bien en Khorāsān qu'au Hijāz⁴. Il n'y avait donc plus qu'à mettre en

(1) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 216-217. Nous avons cru devoir lire *nagoflī* au lieu de *bagoflī*, que comporte l'édition dont nous disposons, le sens nous paraissant exiger la négation dans l'exclamation d'Anṣārī : "... que tu n'aies pas dit cela." Concernant l'événement, cf. Ibn Rajab, *Ṭabaqāt*, t. 1, p. 78, selon lequel la réflexion d'Ibn Bākawayh aurait été faite à Anṣārī lui-même, non à Abū-l-Faraj.

(2) Jāmī, *Nafaḥāt*, p. 221.

(3) Ibid., p. 221.

(4) Voir cAtṭār, *Tadhkira*, t. 2, p. 242.

pratique le conseil d'Ibn Bākawayh : grouper des disciples et leur parler de Lui. En ce faisant, Anṣārī allait inaugurer la seconde grande période de sa vie, celle du maître¹.

CONCLUSION

Au cours de cette longue étude, parfois austère, nous avons vu se dégager peu à peu la personnalité d'Anṣārī. Au départ, on ne peut nier chez lui des dons exceptionnels : mémoire surprenante, sensibilité poétique, facilité à s'exprimer, ardeur de tempérament, volonté tenace, etc. Ceci n'enlève rien cependant à l'importance des influences qui s'exercèrent successivement sur lui, orientant ces dons personnels et leur permettant de s'exercer. Le fait que ses premiers maîtres aient été des traditionnistes explique son attachement au hadīth. Ses succès à l'école du lettré l'inciteront à développer ses talents poétiques. Le départ prématuré de son père le poussera à adopter ses maîtres successifs avec une ardeur filiale. Peut-être explique-t-il aussi psychologiquement son attitude d'indépendance, voire de mésestime, à l'égard du cheikh 'Amū qui le recueillit alors. La "cour" de Yaḥyā ibn 'Ammār le fera rêver de devenir un maître entouré de vénération et à l'abri du besoin, imposant le respect par sa tenue et son équipage. Ṭāqī, lisant dans son cœur, contribuera à fortifier sa vocation spirituelle et lui fera partager son hanbalisme. Ses premiers succès à Nīshāpūr stimuleront son zèle et sa confiance en soi. Les événements politiques auxquels il assistera l'inviteront à se méfier des puissants et à se tenir à l'écart des grands de ce monde. Enfin, la rencontre avec Khirqānī l'engagera de façon définitive dans le soufisme, lui révélant le sens de ses aspirations les plus profondes et lui indiquant la voie pour les combler. Lui-même le reconnaît : sans son père, sans Yaḥyā, sans Ṭāqī et surtout sans Khirqānī, il ne serait jamais devenu l'homme que le reste de sa longue carrière nous fait connaître. C'est dire l'importance capitale des faits que nous venons d'étudier pour une juste compréhension de sa physionomie spirituelle.

fr. Serge de Laugier de Beaurecueil, O.P.

(1) Elle durera jusqu'à sa mort, le vendredi 22 dhū-l-ḥijja 481 H./8 mars 1089.